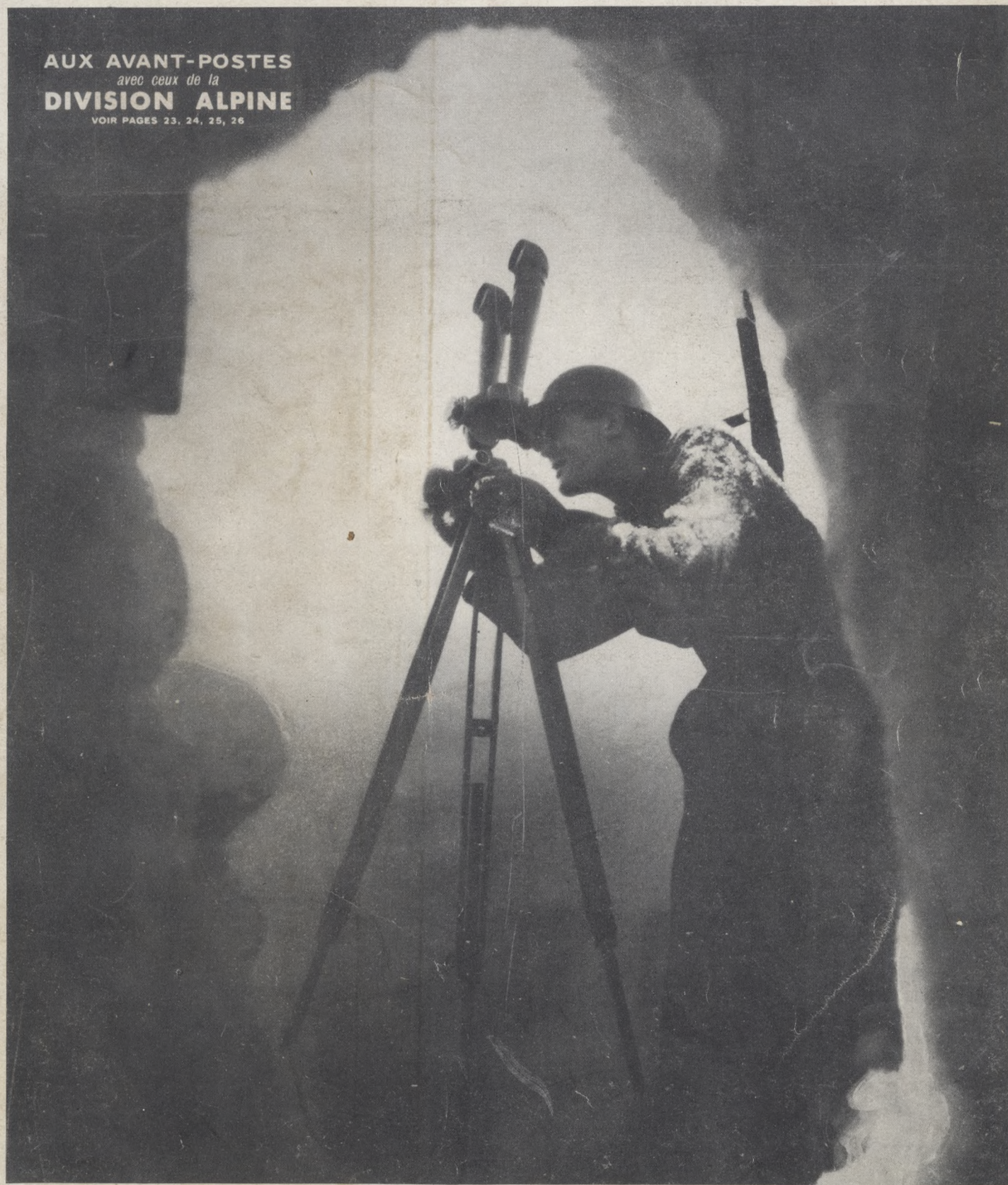


# AUX ARMES !

AUX AVANT-POSTES  
*avec ceux de la*  
**DIVISION ALPINE**  
VOIR PAGES 23, 24, 25, 26



DANS CE NUMÉRO :

## L'ACTION DES MAQUIS DE LA DROME

BULLETIN DE LIAISON  
DE LA XIV<sup>e</sup> RÉGION

N° 6 - Mars 1945  
PRIX 15 FRANCS



# AUX ARMES

BULLETIN DE LIAISON  
DE LA 14<sup>e</sup> RÉGION MILITAIRE  
Direction - Rédaction : ETAT-MAJOR RÉGIONAL  
32, Place Bellecour - téléph. F. 85-77

## SOMMAIRE :

PAGES  
1 Editorial..... 1  
2 Directives du Colonel Descour..... 2

### PREMIÈRE PARTIE : L'Armée.

L'Action des Maquis de la Drôme..... 4  
La fabuleuse évasion du Capitaine G..... 7  
L'Armée nouvelle..... 9

### DEUXIÈME PARTIE : La Nation.

Le futur visage de la France..... 12  
Salaires et équilibre économique..... 15  
Fleur cueillie..... 16  
Comment Staline libéra la Russie de l'em-  
prise allemande..... 17

### TROISIÈME PARTIE : Informations militaires.

Avec ceux de la Division Alpine..... 22  
La guerre psychologique..... 27  
Salut de la Division Marocaine à la XIV<sup>e</sup>  
Région..... 29  
Synthèse des événements militaires..... 30  
Vu aux Armées..... 31  
Le Carnet d'un révolutionnaire..... 32

## ABONNEMENTS :

Vous pouvez souscrire un abonnement de trois  
mois à la Revue "Aux Armes" pour la somme  
de 40 francs

Versement que vous pourrez effectuer par chèque postal ou mandat-carte  
adressé à : Lieutenant Stetten-Bernard,  
"Aux Armes", Etat-Major de la 14<sup>e</sup> Région, 6<sup>e</sup> Bureau  
32, Place Bellecour - LYON - C. C. P. 1737-87  
Vous serez sûr ainsi de recevoir régulièrement tous nos numéros  
ou sur et à mesure de leur parution.

GIRAUD-RIVOIRE, Imprimeurs, LYON  
Dépôt légal n° 77  
"Aux Armes" n° 0 a été tiré à 20.000 exemplaires

## Vêtements



# Bayard



## GUICHER & COSTE

44 à 52, Avenue Condorcet

— LYON —



# BIENTOT NOS TROUPES VONT TRAVERSER LE RHIN

**T**ORTURÉS, déportés, milliers de fusillés, aux yeux vides, au visage aboli, vos camarades de combat bientôt vont traverser le Rhin. Vos vengeurs.

Jamais troupe française ne fut conduite par une mission plus grave et plus exigeante. F.F.I., notre armée est née de ces milliers de morts qui tombèrent au poteau d'exécution et de tous ceux qui moururent achevés après le combat, exsangues sous les coups. L'armée des fusillés, l'armée des torturés, l'armée des maudits bientôt entrera en Allemagne avec les grandes armées du monde.

Et déjà des voix s'élèvent qui pardonnent. Mais le cri qui monte de nos charniers entr'ouverts nous appelle d'abord à la fidélité et à la justice.

Justice pour les otages massacrés, pour les enfants arrachés à leurs mères, pour les pendus de Tulle et de Nîmes, pour les soldats du Vercors torturés, pour les fusiliers-marins de Toulon exécutés par l'ennemi qui les avait faits prisonniers, justice pour notre pays, pour les dernières fermes incendiées d'Alsace, justice aussi pour tous les pays d'Europe, pour des êtres innombrables, avilis au rang des bêtes, pour ce million et demi d'Israélites qui disparurent à Lublin dans les fours à gaz et dans les fosses qu'on leur fit creuser. Justice pour cette série ininterrompue de forfaits, depuis le mitraillage des réfugiés en 1940 aux ravages effroyables qu'ils commirent dans les villages des Ardennes pendant leur dernière offensive. Dans cet instant même, les partisans italiens, nos camarades pourchassés par la S.S. et la Gestapo, subissent à leur tour, ce que nous avons subi.

Cependant la Commission des Crimes de Guerre, qui siège à Londres, vient, après six mois de travail, de mettre au point la liste de 180 criminels de guerre. Décidément, il ne faut pas compter sur les commissions des crimes de guerre. A moins qu'elles ne consentent à se transporter sur place ; alors, nous la mènerions à Vassieux, à Dortan, nous la mènerions à Oradour, et là, sans doute, le curé de Vassieux ou le rescapé d'Oradour pourraient-ils leur donner quelques renseignements susceptibles d'orienter les recherches. Quant à nous, Français, nous savons que le criminel de guerre, du massacre de Senlis, en 1914, au massacre de Saint-Genis, en 1944, porte

un même nom, et qu'à travers tant d'assassins anonymes, tant d'officiers complices, tant de bourreaux avec et sans uniformes, ce nom n'est autre que celui du peuple allemand.

Certes, c'est Wagner qui sévissait en Alsace, et Von Rundstedt, à Paris, mais ceux qu'à connus la population du Vercors, ce sont les soldats d'une division d'Infanterie bavaroise, qui s'y entendaient fort bien cependant pour empaler les enfants. En vérité, ce n'est pas 180 criminels de guerre qui équilibreront jamais le sang d'un seul de nos camarades, ce n'est pas 180 criminels de guerre qui équilibreront jamais les otages de Chateaubriand les 70.000 fusillés de Paris, et tous ces Juifs qu'à Auschwitz, las de torturer et de fusiller, ils firent servir de matière première à des industries sans nom.

Nous ne voulons pas perpétuer les haines. Il est un peuple allemand aux côtés duquel il faudra vivre. Cependant, si cette fois encore l'idée du crime n'était pas associée à l'idée du châtement, sur quels malentendus menaçants irions-nous construire ?

En 1918, on décida solennellement de punir les criminels de guerre. Cela se termina à Leipzig par quelques mois de prison. Nous n'avons plus le droit d'être aussi lâches et aussi impuissants. Certes, il n'appartient pas à chacun de régler des comptes personnels. L'ère de la vendetta doit finir, et nous avons d'abord le devoir de rester dignes de notre idéal. Mais il appartient aux nations alliées de mener en Allemagne une politique une et sévère et peut-être revient-il ici à notre pays, c'est-à-dire à notre armée qui sera en Allemagne son instrument, un rôle plus spécial, celui de tracer, au milieu des fluctuations et des compromis de la politique, la voie droite de la justice et de la réparation et d'être, envers et contre tout, la mémoire inébranlable du monde qui a souffert.

En vérité, dans tout cela, nous engageons plus que nous-mêmes, la vie de nos descendants pour des générations. Que sans faillir jamais à l'honneur, des mesures soient prises pour réprimer le fléau ! Tant de crimes répandus sur la surface de la terre appellent une justice, hors de laquelle les hommes d'aujourd'hui se déshonoreraient et sacrifieraient par avance les hommes de demain.



# ALERTE A L'AGITATION

**I**l y a lieu parfois de s'inquiéter de l'agitation où nous plonge actuellement la guerre.

Notre activité découvre un tel champ d'action, elle est sollicitée tant de fois et pour des choses si différentes, le plaisir de créer est si grand, la tête enfin devient si folle qu'elle oublie sa destination première qui est de contempler et de juger.

En luttant contre le nazisme et contre l'Allemagne c'est essentiellement contre cette forme d'activisme forcené aboutissant au plus cruel esclavage matérialiste que la France et les Alliés luttent depuis quatre ans.

Que cela soit visible ou non c'est pour sauver cependant cette part imprescriptible de liberté qui permet la contemplation que les hommes se battent et non pour le pétrole.

Car rien de véritable, rien de durable ne se fait sans la sagesse qui requiert la paix contemplative. Nous entendons par là toute paix intérieure qui permet l'application de l'esprit à une recherche désintéressée de la vérité.

Au cœur même de l'action, dans la bataille, la décision juste appartient à celui qui sait se taire, s'abstenir, faire du silence en lui et découvrir par là l'ordre précis, dans le calme, par delà le tumulte du combat.

Or, toute sa vie, l'homme mène un combat et aujourd'hui plus particulièrement parce que c'est la guerre

Prenez-y garde et ne vous laissez pas entraîner.

Sachez demeurer libres et sauvegardez cette sagesse dont l'essence est en contradiction fondamentale ou avec l'esprit du siècle.

Cependant, si malgré ses horreurs, la guerre - j'entends la guerre juste - a tant d'austère beauté c'est qu'elle est l'élan désintéressé de tout un peuple qui donne ou est disposé à donner ce qu'il a de plus précieux, sa vie, pour la défense et la revendication de quelque chose qui ne se pèse pas, ne se chiffre pas, ne s'accapare pas = le droit, l'honneur, la paix, la liberté.

Or, l'agitation épuise l'homme en besognes qui regardent ce qui se pèse, se chiffre et s'accapare.

Certes, il y a temps pour tout et l'ordre doit être mis dans le temporel.

Mais, jamais il ne doit accaparer l'intelligence et la détourner de sa fin.

A quoi donc serviraient tant de sacrifices s'il fallait demain perdre à nouveau la seule liberté essentielle, celle qui commande toutes les autres, la liberté habituelle de l'esprit de chaque personne humaine à l'égard de son temps, des hommes et des choses.

Attachez donc votre cœur à la vérité!

Ne la trahissez jamais, ne vous laissez ni éblouir par le succès, ni abattre par la peur, gardez-vous de mettre les ténèbres à la place de la lumière ou la lumière à la place des ténèbres; n'appellez pas bien ce qui est mal ou mal ce qui est bien.

La sagesse alors vous sera donnée qui vaut plus que toutes les richesses et permet de juger et d'agir à bon escient.

*Lu Descour*



# L'ARMÉE



**I**L faut, dans cet enfant, par une impression grande, salubre, durable, fonder l'homme, créer la vie du cœur...

Quand l'homme s'est un peu fait en lui, son père le prend: grande fête publique, grande foule dans Paris. Il le mène à Notre-Dame, au Louvre, aux Tuileries, vers l'Arc de Triomphe. D'un toit, d'une terrasse, il lui montre le peuple, l'armée qui passe, les baïonnettes frémissantes, le drapeau tricolore... Dans les moments d'attente surtout, avant la fête, aux reflets fantastiques de l'illumination, dans ces formidables silences qui se font tout à coup sur le sombre océan du peuple, il se penche, il lui dit: Viens, mon enfant, regarde, voilà la France, voilà la Patrie! Tout ceci c'est comme un seul homme, même âme et même cœur. Tous mourraient pour un seul, et chacun doit aussi vivre et mourir pour tous...

Je connais bien peu la nature, ou cette impression durera. Il a vu la Patrie...

C'est une personne vivante qu'il touche, cet enfant, et sent de toutes parts; il ne peut l'embrasser, mais elle, elle

l'embrasse; elle l'échauffe de sa grande âme répandue dans la foule...

Eh bien! au nom de nos enfants, ne laissons pas, je vous prie, périr cette patrie. Voulez-vous leur léguer le naufrage, emporter leur malédiction... celle de tout l'avenir, celle du monde, perdu peut-être pour mille ans, si la France succombe?

Vous ne sauverez vos enfants, et avec eux la France, le monde, que par une seule chose: fondez en eux la Foi!

La foi au dévouement, au sacrifice, — à la grande association où tous se sacrifient à tous; je veux dire la Patrie.

C'est là, je le sais bien, un enseignement difficile, parce que les paroles n'y suffisent pas, il y faut les exemples...

Si je prends à part les meilleures, les plus honorables, si je les presse un peu, je vois que chacun d'eux, désintéressé en apparence, a au fond quelque petite chose en réserve qu'il ne voudrait pour rien sacrifier...

Nos habitudes, plus chères encore que nos jouissances, il faudra pourtant bien les sacrifier, dans quelque temps. Voici venir le temps des combats...

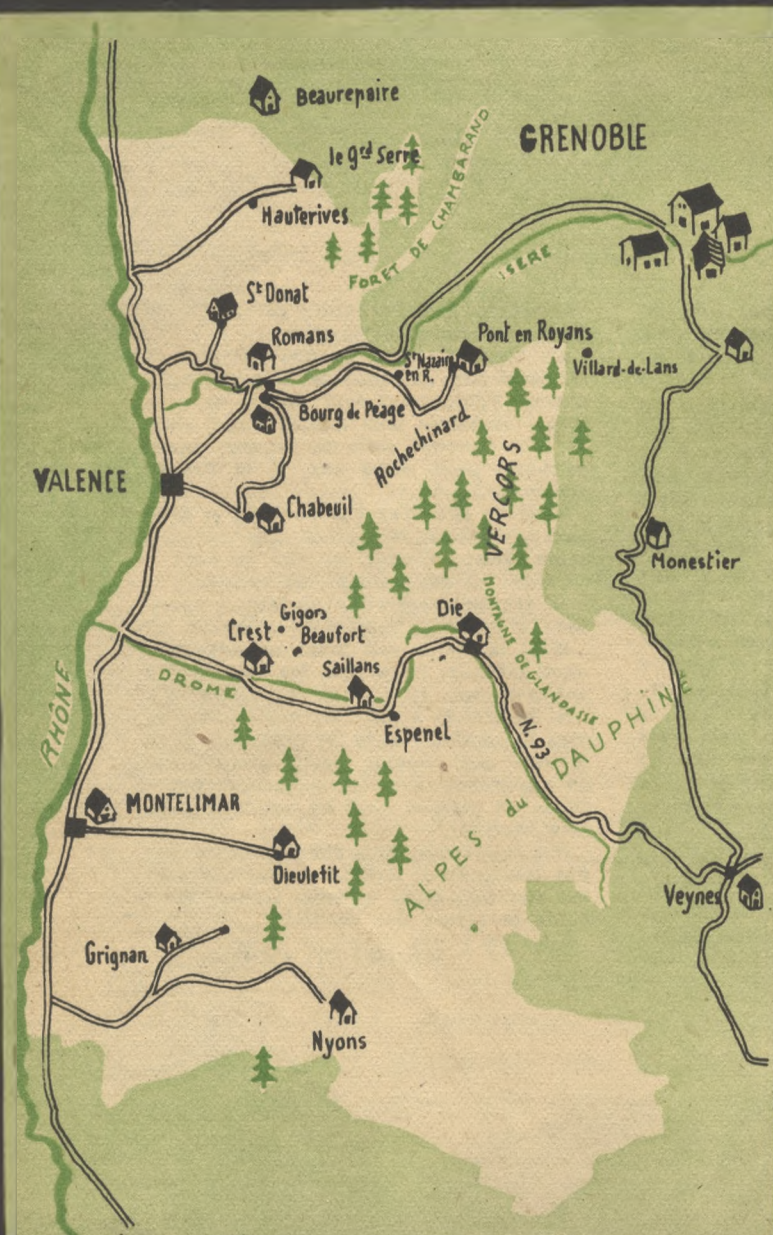
MICHELET, *Le Peuple.*





Photos Paul Jacquin, Valence

# L'ACTION DES



CARTE DU DEPARTEMENT DE LA DROME — OU TANT DE RUINES ET TANT DE GLOIRE ONT ÉTÉ ACCUMULÉES

**L**ES archives du Maquis ne sont pas lourdes, et il n'est pas facile de retracer même à grands traits l'effort accompli par la Résistance armée dans le département de la Drôme.

Depuis le 11 novembre 1941 jusqu'à la prise de Valence le 31 août 1944, c'est une longue histoire qu'il faudrait conter pour pouvoir rendre justice à tous ceux qui ont donné leur vie ou qui l'ont offerte dans cette lutte du peuple Français pour sa libération.

Force sera d'être bref et incomplet et de livrer une énumération assez sèche des faits principaux. A les lire, on risquerait de se faire une idée non seulement incomplète, mais surtout fautive de la Résistance. Les combats sont brefs et la trame de la vie de la Résistance est faite de ce travail obscur, patient et tenace d'organisation clandestine, de fabrication de fausses cartes, de transport d'armes, de sabotage de voies ferrées, d'usines ; dans le maquis, de la lutte contre le froid et la faim, vie d'hommes traqués et d'hommes libres. Lutte quotidienne, lourde et sans gloire, âpre, où tant des nôtres sont tombés, disparus un soir, déportés ou fusillés, que l'on retrouvera plus tard dans un charnier, tel le Lieutenant MIHEL, fusillé à Tournieu, avec 27 prisonniers du fort Montluc et tant d'autres, car, jusqu'au dernier coup de feu tiré à la prise de Valence, tous nos blessés, tous nos prisonniers ont été fusillés.

Le 10 décembre 1943 a lieu à Portes-les-Valence, le premier acte de guerre d'une certaine ampleur, l'attaque d'un train de permissionnaires Allemands par des F.T.P. La fusillade dura près de deux heures ; un seul mort parmi les maquisards. Les pertes allemandes sont lourdes, près de 30 tués et 100 blessés dans le train criblé de balles. Le 20 décembre, à Vercheny, un autre train de permissionnaires dans des wagons à bestiaux remplis de paille et chauffés par des poêles, déraile. Les Allemands brûlèrent dans les wagons.

En décembre où HERMINE (DROUOT), est nommé chef départemental, les Maquis des Secteurs Nord, Centre et Sud comptent plus de 800 hommes, sans parler des sédentaires.

Au début de janvier, près de Combovin, est parachutée la Mission

« UNION », le Colonel SPHERE, Français, le Capitaine JEAN-PIERRE, Américain, et le Capitaine HENRI, Anglais. Grâce à eux, les parachutages d'armes, rares jusque-là, vont s'intensifier.

Coups de main et embuscades se multiplient. A Donzère, un train de permissionnaires est attaqué et 30 Allemands sont tués. Les autorités vichyssoises commencent à s'inquiéter et, au milieu d'avril, les miliciens de Bernonville et de Dagostini, le 8<sup>e</sup> Escadron du 4<sup>e</sup> Régiment de la Garde, parcourent le Vercors et le Diois. Le Maquis MICHEL est attaqué au château d'Anse. La bagarre se poursuit pendant cinq jours. Un mort, un blessé, trois prisonniers chez les nôtres, mais les miliciens ont trente morts ou blessés, dont deux notoires.

Au début de juin, le département compte plus de 2.500 hommes en armes. Mais au 6 juin, quand passeront les messages d'alerte, des guerillas, plan vert, insurrection, c'est l'explosion, une levée en masse, fruits des efforts patients des organisateurs de la Résistance, car au 15 août, plus de 7.000 hommes armés seront prêts à livrer combat pour la libération totale du Département, quand les Français et les Alliés débarqueront dans le Midi.

Dès le 6 juin, la plus grande partie du Département est libérée. Les Allemands ne circulent plus que dans la Vallée du Rhône, et sur la route de Gap à Grenoble, non sans y être attaqués. Crest est occupée. Les Allemands attaquent et reprennent la ville, mais contre-attaqués, ils l'évacuent. Crest devient « No man's land ».

A Saint-Rambert, les maquisards font donner l'alerte. Les sirènes mugissent. Les Allemands se précipitent dans les abris. Aux abords les mitrailleuses se dévoilent, 30 sont tués ou hors de combat, 4 des nôtres meurent dans la lutte.

Le plan vert de sabotage est exécuté. Les voies ferrées sautent, 7 équipes de sabotage y travaillent. Et c'est la danse des pylones. Mais sur les routes plusieurs maquisards tombent dans des embuscades.

Cependant, les Allemands qui étouffent dans la vallée, veulent se donner de l'air. Le 10 juin, après un dur combat, ils reprennent Taulignan et



Sur le plateau de Cambovin, on vient de ramasser les containers. Dans ces dernières années, si quelques paysans ont fait du marché noir, d'autres se sont occupés de parachutage.

A Gisors, les débris d'un avion allemand abattu par nous.



# MAQUIS DE LA DROME

valrés ; 47 porteurs de brassards sont fusillés. Le 15, c'est Saint-Donat qu'occupe une forte colonne après mitraillage par avions. Mongols et Kurdes pillent et violent, martyrisent deux hommes, en fusillent trois, achèvent un jeune blessé de 15 ans.

Mais les 19, 20 et 21 juin, aux abords de Montclus, 80 F.F.I. disposant d'un F.M., d'une mitrailleuse et de gammons, infligent de lourdes pertes à l'attaquant. Le premier jour, plus de 80 Allemands sont tués, 2 cars et 3 voitures légères sont détruites ; 2 canons de 37 avec leurs caissons, 2 mortiers, 3 voitures et une moto en parfait état changent de camp. Furieux, les Allemands reviennent en force. Les 20 et 21 juin, après de durs combats où les mortiers font merveille, les F.T.P. doivent se replier sur Remuzat. D'après un rapport allemand de Gap, les Allemands auraient eu en trois jours 350 hommes hors de combat dont 137 morts.

Les Allemands attaquent le 22 à Combovin, appuyés par l'aviation. Les nôtres se portent au secours des civils et sont surpris par l'attaque des blindés. Six radios et téléphonistes sont massacrés. Le premier P.C. du département brûle, mais les Allemands évacuent le plateau. Cet échec est vengé à la Rochette. Les Allemands se retirent comptant 40 tués, laissant 4 véhicules détruits dont 2 chenillettes. Ne voulant plus s'aventurer dans la montagne, ils préfèrent anéantir par leur aviation les villages. Gisors est détruit, Plan-de-Baix, Beaufort et Saou sont durement touchés. Un Junker est abattu au F.M. Dans les débris on compte 5 cadavres dont le Commandant d'escadrille.

Au début de juillet, HERMINE est appelé au Commandement des Hautes-Alpes. C'est le Commandant LEGRAND qui le remplace. Le P.C. départemental s'installe à l'Escoulain.

Les premiers jours du mois, plus calmes, sont consacrés à organiser le secteur, à assurer l'action du commandement. Les deux routes Est-Ouest sont gardées par barrages. 17 kilomètres de rail sont enlevés sur la voie ferrée de Gap à Valence.

Les parachutages sont nombreux ; cette période culmine au 14 juillet où 72 fortresses volantes parachutent plus de 1.000 containers d'armes sur

Vassieux. Le soir, en présence du Général JOSEPH et des missions alliées, a lieu à Die une prise d'armes avec remise de décorations et défilé. M. Yves Farges prononce un discours. Tous ceux qui étaient présents ne sont pas prêts d'oublier cette fête nationale célébrée sous l'occupation.

Dès ce jour, les signes prochains d'une attaque allemande générale apparaissent. L'ennemi ne peut laisser sur ses arrières planer une pareille menace. Des concentrations de troupe sont signalées, tout autour du plateau du Vercors, à Valence, dans la Vallée du Rhône. La bataille commence le 18 juillet au col de Grimone. Du renfort est aussitôt envoyé, mais les Allemands semblent résolus. Ils attaquent en force par les montagnes et le 19, après avoir fait subir de lourdes pertes aux Allemands, nos troupes doivent abandonner le col. Les S.R. annoncent l'encercllement du plateau. Le 20 juillet au soir, les Allemands occupent Crest. Le 21, l'attaque générale se déclenche. L'intention de l'ennemi est, par un mouvement en tenailles, de dégager la Nationale 93 tandis qu'il attaque le plateau du Vercors par des planeurs.

Partant de Crest, il s'engage sur la route de Die. Une première embuscade au pont des Grands Cheneaux réussit à merveille : 1 auto mitrailleuse, 1 side-car sont détruits à la grenade Gammon, 30 Allemands sont tués, plus de 50 blessés. Rendus prudents, les Allemands progressent à pied mais, cette fois encore, sur la route en direction d'Espenel. Avant d'engager la première colonne, les officiers s'avancent et examinent les rochers. Rien. Ils font signe d'avancer et la colonne progresse. C'est le moment que les gammonniers attendent. Cette fois encore, 50 Allemands sont tués. Alors le gros de leur infanterie de montagne, forte de plus de 1.000 hommes, progresse désormais par les crêtes. Il faut bien se résoudre à décrocher, d'autant plus que, partant du col de Grimone, les Allemands, après avoir été arrêtés dans les gorges du Clandasse, progressent vers Die. Ils y feront leur jonction le 22 juillet. Le 22, une colonne ennemie partie de Romans, s'empare de Saint-Nazaire-en-Royans, mais contre-attaquée par deux compagnies (du Capitaine René et du Capitaine Fayard)

qui s'appuient dans le massif de Rochechinard, elle est contrainte de se replier après avoir subi des pertes très lourdes.

Le Secteur Sud-Drôme ne sera guère inquiété. Tout l'effort de l'ennemi se concentre vers ce massif du Vercors, qu'il enserme étroitement, et c'est le secteur Centre qui subira leur assaut. Ils vont pendant les jours qui suivent s'acharner à le transpercer, à dégager les axes, de façon à affamer les maquisards, les obliger à se resserrer pour enfin les anéantir. Mais la tragédie des Glières ne se renouvellera pas. A chaque attaque, après avoir sonné durement l'ennemi, les maquisards dégageront les routes, mais feront planer sur les flancs de l'assaillant une menace continue. Leurs pertes seront lourdes, les nôtres très légères. Après avoir dégagé la N. 93, les Allemands vont essayer de s'emparer des routes secondaires contrôlées par les maquisards. Pour les empêcher de concentrer leurs forces, ils attaquent en même temps Beaufort et la vallée du Quint. S'ils s'emparent des routes et font leur jonction, les maquis du Vercors proprement dit rejetés dans les forêts qui le bordent, par les attaques parties du Villars-de-Lans et par les éléments arrivés en planeurs à Vassieux, sont voués à la destruction.

Quatre compagnies du bataillon BENEZECH reçoivent le choc d'une forte attaque d'infanterie appuyée par l'artillerie, devant Beaufort et Gisors. Les compagnies occupent de fortes positions naturelles et sont bien commandées. La bataille fait rage toute la journée. Le repli sera ordonné en fin d'après-midi, et s'effectuera dans d'excellentes conditions. Les allemands parviennent jusqu'à Beaufort et incendient les maisons que l'aviation avait épargnées, mais ils ne progressent pas au-delà, et se replient le soir sur Crest où ils ramènent plus de 50 morts et une grande quantité de blessés. Ils achèvent deux blessés qui n'ont pu être ramenés. Nous comptons en outre 7 blessés.

A l'autre extrémité aux abords du Pont des Tourettes gardé par une compagnie, 5 camions sont immobilisés et mis hors d'usage. De nombreux allemands sont tués. Autour du pont qu'ils ont fait sauter, les maquisards résistent victorieusement. Ils ne seront contraints de se replier, après avoir perdu 3 hom-

mes, tués à leurs armes automatiques, que par une colonne allemande qui les prend à revers par le col de Marignac. Journée glorieuse pour le maquis.

D'autres engagements vont se succéder jusqu'au 10 août. Les allemands attaquent au col des Limouches, à Vaugelas, sur Egluy, sur l'Escoulain où ils parviendront jusqu'à un kilomètre du P.C. départemental. Un engagement plus important est mené à bien par la compagnie MABOUX contre une colonne allemande descendant du Vercors aux abords d'Hauterives. Deux voitures sont anéantis au bazuka, 6 officiers sont tués. Le reste met pied à terre. L'accrochage dure jusqu'à minuit. 6 maquisards sont pris et fusillés, 2 sont tués en tirant au bazuka, mais à Beaufort les Allemands ramènent plus de 30 morts et 50 blessés. Partout ils brûlent, ils pillent, mais ils subissent de lourdes pertes.

C'est vraiment la guérilla, payante et l'on comprendra ce propos à Valence d'un officier supérieur allemand, rapporté par un officier français de la commission d'armistice : « Nous ne sommes parvenus à aucun résultat positif. Là où nous avons voulu passer en force nous y sommes parvenus, mais nous n'avons pu anéantir et encercler aucune formation. Les terroristes sont partout. Ils nous dressent des embuscades. Dès que nous nous éloignons ils nous suivent. Au cours de ces journées, nous avons perdu 60 hommes par jour ».

A partir du 10 août, les renseignements qui nous parviennent montrent que l'ennemi retire ses forces des zones qu'il contrôlait. Par crainte des représailles contre les civils, les maquisards ne se jettent sur leurs arrières qu'au dernier moment. Cependant des camions découverts reçoivent des pleins chargeurs de F.M. et les derniers escadrons de Mongols passeront à Crest, souvent déchargés de leurs cavaliers.

Le 10 août, un Commando américain parachuté de 15 hommes vient se mettre à notre disposition.

Le 13, c'est une section de choc entière qui est parachutée dans le sud-Drôme ainsi que 6 officiers. Signes avant-coureurs du débarquement. Les liaisons jusque-là assurées à grands peines par d'héroïques jeunes filles reprennent normalement.



A Vaunavey, les hommes du maquis du Capitaine Pierre Chalan-Belval.



sont plus qu'à 5 kms du P.C. de la Division. La bataille fait rage au nord de Montélimar. Aux abords de Dieulefit, de Nyons, où deux bataillons F.T.P. contiennent les Allemands pendant 36 heures jusqu'à l'arrivée des chars américains.

Cependant ce sont là, de la part de l'ennemi, des opérations de dégagement destinées à leur faciliter le passage de la Vallée du Rhône. Ils forcent le passage à la Coucourde, mais doivent ensuite franchir la Drôme. Le pont détruit les oblige à traverser la rivière, et de nombreux véhicules doivent y être abandonnés. **Du 20 au 29 août** entre Montélimar et Valence, seulement, **1.500 véhicules sont détruits, près de 200 sont capturés intacts, 3.000 prisonniers sont ramassés, 1 millier de cadavres restent sur le terrain.**

Ceux qui ont franchi ce coupe-gorge, ne sont pas encore sauvés pour autant. A Fiancé, au pont d'Ozon, à la Paillasse, au nord de l'Isère, et à Servas, et ailleurs, des gammons et des armes automatiques les attendent. Chaque fois ils sont contraints de mettre pied à terre, de dégager la route, d'installer des francs-gardes fixes appuyés par des chars.

Le 22, le bataillon THIVOLET, dans un élan irrésistible, s'empare de Romans, après une lutte sévère. Ces Allemands perdront plus de 250 hommes, 100 prisonniers sont faits avec 1 commandant et 3 officiers. Cette menace est trop lourde sur le flanc de l'ennemi qui enverra des blindés de la Panzer, le 26, pour reprendre la ville.

Entre Isère et Drôme, les compagnies du bataillon BENEZECH, dont les Corps-Francis sont déjà sur la N° 7; quittent le plateau et commencent l'encerclement de Valence. La 5<sup>e</sup> compagnie attaque, en gare d'Alixan, un convoi que les Allemands survivants sont obligés de détruire.

Le 26 août, avec l'appui de blindés américains, l'attaque de Valence est tentée à la nuit, mais la ville qui, 5 jours plus tôt, aurait pu être prise par surprise, est fortement tenue par ces postes fixes munis d'artillerie lourde. Il faudra encore attendre.

Cependant la bataille de Montélimar touche à sa fin. La 3<sup>e</sup> Division Américaine remonte d'Orange. Les Allemands sont pris entre deux feux. Des éléments parviennent, au prix de lourdes pertes, à s'enfuir sur Valence dans le plus grand désordre. Les autres sont encerclés, anéantis ou faits prisonniers.

C'est la phase de nettoyage qui commence, et déjà les divisions américaines s'apprennent à reprendre leur course vers le nord, cherchant à devancer l'ennemi en empruntant les axes secondaires libérés par le maquis. Le 30 les avant-gardes prennent la route de Crest à Romans, évacuée par les Allemands. Les compagnies du Centre-Drôme et deux compagnies du Sud-Drôme, constituent les Francs-Gardes de protection de cette avance. Elles s'échelonnent d'Allex à St-Marcel, ceinturant Valence. Dans la nuit, l'attaque est décidée et ordonnée. A quatre heures du matin les F.F.I. occupent la banlieue de Valence. Restent à réduire les derniers îlots ennemis. La résistance est faible. Pourtant quelques maquisards trouvent encore une mort glorieuse en arrachant à l'ennemi cette ville que depuis des mois ils regardent du haut des contreforts du Vercors, et où ils ont rêvé d'entrer en vainqueurs. **Ils y pénètrent les premiers et capturent plus de 800 prisonniers.** Ils n'ont voulu laisser à personne l'honneur d'achever ainsi la libération du département de la Drôme.

## ACTION DES MAQUIS DE LA DROME (Suite et fin)

Le 14 août, les six bataillons du Sud-Drôme sont mis en place, trois sur la vallée du Rhône au plus près de la n° 7, un aux cols de Grimone et Cabre, un dans la région de Montclus, un sur la n° 94, avec ses avant-postes, face au Sud, et dans la nuit du 14 au 15 août, avec une stupeur joyeuse, ce sont les quatre messages d'alerte que nous écoutons. Sur les quatre missions qu'ils nous donnent, interdiction des voies ferrées, des lignes téléphoniques et télégraphiques, des routes, guérillas à outrance, trois sont déjà remplies. Reste la dernière. Nous sommes prêts et la Drôme pour les exécuter au mieux, peut aligner plus de 7.000 hommes en armes.

Jour et nuit la Nationale 7 est attaquée depuis Donzère jusqu'à St-Rambert. En une seule embuscade une compagnie du maquis comprenant la section de choc, détruit quatre camions, tue trente allemands sans leur laisser tirer un seul coup de feu.

Dès le 15, à la sortie de Montélimar, des écriteaux sont placardés dont voici la traduction : « Attention ! terroristes, ne circulez qu'en convois ».

Le 17 août, un de nos groupes a pour mission capitale de faire sauter le pont routier de Livron sur la Drôme, détruit en juillet par bombardement, mais réparé depuis. L'opération est menée à bien et le pont présente une coupure de 27 mètres, destruction qui sera décisive dans la bataille qui bientôt va se livrer.

Le 19 août, les premiers blindés américains sont signalés vers Remuzat et le 20 août, trois colonels de l'avant-garde arrivent au P.C. à Vachères venant de Gap par la route de Die. Ils font partie d'une brigade de cavalerie motorisée, qui va prendre position dans la forêt de Marsanne, et piler la N° 7 pour entraver le repli de la 19<sup>e</sup> armée allemande. Deux bataillons ont donc terminé leurs missions et sont disponibles. Celui qui tenait la région de Montclus est transféré dans la région de Nyons. Le troisième bataillon installé au col de Cabre et au col de Grimone demande à pousser de l'avant avec les premières unités américaines. Devançant parfois les blindés, les gazos du maquis amènent nos hommes au Monestier qu'ils libèrent. Ils attaquent ensuite Pont-de-Claix, et pénétreront dans Grenoble, le 21 août à 7 heures du matin.

Le lendemain les premiers éléments de la 36<sup>e</sup> D.I. U.S.A. viennent renforcer la brigade blindée. A partir de ce jour, dans une collaboration étroite, les F.F.I. sud-Drôme lutteront aux côtés des troupes américaines, fournissant l'appui direct de l'artillerie, travaillant avec les blindés, établissent des barrages, car les Allemands, surpris par cette canonnade sur leurs arrières, vont essayer de faire sauter ce bouchon ou de le contourner. Ils disposent des « Tigres » et des « Mark V » du 11<sup>e</sup> Panzer. Ils s'engagent sur la route de Montélimar à Crest, parviennent jusqu'à Cléon qu'ils incendient. Ils ne



# LA FABULEUSE EVASION

## DU CAPITAINE G.

**N**OUS étions quelques camarades dans ce château, que nous avions baptisé la Thébaïde, et qui pourtant n'était pas isolé du monde. Situé à 8 kilomètres de Saint-Marcellin, sur la route qui monte vers Roybon, le château regardait vers le Vercors et le matin, lorsque nous bondissions sur la terrasse, notre premier regard était pour la montagne, qui se prolongeait immobile et bleue au-dessus d'une mer de brume qui montait de la vallée de l'Isère.

Ce Vercors, notre horizon, était aussi notre champ d'action. C'était vers lui que nous partions dans nos journées d'instruction, et lorsque nous en revenions à la nuit, après avoir quitté le matin Echvis ou la forêt de Lente, le château fantastique au clair de lune avec ses toits d'ardoise élancés nous exaltait comme une grandeur d'autrefois, solitaire et répondant à d'autres grandeurs.

C'était au temps où nous n'étions dans le Vercors que trois cents maquisards. Eté, Automne, Hiver 1943, mes camarades qui avez vécu ces heures dures, vous rappelez-vous comme nous nous sentions pauvres et abandonnés ? Vous rappelez-vous comme il fit doux cet automne-là ?

Le château de Murinais datait dans ses plus vieilles parties du XIII<sup>e</sup> siècle, mais il avait été considérablement agrandi et transformé au XVIII<sup>e</sup>, puis, hélas ! au XIX<sup>e</sup>. Le château était immense. Un vrai repère à terroristes, avec trois étages et des greniers où l'on se perdait parmi des poutres énormes ; cela devait servir.

Les propriétaires, dont on ne saurait assez louer le patriotisme, avaient mis leur château à la disposition du bureau d'Etudes de l'Ecole des Cadres d'Uriage qui avait pris le maquis en janvier 1943 sous la direction du Capitaine G. De ce bureau d'Etudes, étaient sorties les équipes volantes du maquis. D'août à décembre, les équipes volantes parcoururent les maquis de la Savoie, de la Drôme et surtout du Vercors dans une tranquillité à peu près relative. Nous sortions du château et y revenions fréquemment ; des conciliabules s'y tenaient où se réunissaient les chefs de la Résistance du Vercors ; c'était assez pour provoquer les dénonciations.

Au début de décembre, la situation se troubla peu à peu. De notre château, nous pouvions assister aux progrès de la terreur dans la plaine. Ce furent d'abord les chefs de Combat exécutés à Grenoble, puis la série des docteurs, à Grenoble, à Vinay, à Saint-Marcellin enfin où était assassiné le Docteur CARRIER. Les tueurs venaient, en général, au nombre de quatre ou cinq, jamais plus. Le château prépara sa défense. Le Capitaine G., qui avait pratiqué la guerre de rues, décréta que le meilleur moyen en cas de siège étant de renverser l'effet de surprise et de fondre à l'improviste sur les assiégeants, il convenait d'organiser notre repli à l'intérieur

même du château en des endroits où nous installerions armes et vivres, afin d'exécuter une sortie concertée et brutale au moment choisi. Pour cela, nous nous mîmes en quête. Il existait au sommet du château une construction bizarre. A l'intérieur d'un espace vide formé par les charpentes du toit, avait été construite une pièce en briquetage qui s'emboîtait dans le grenier de telle sorte qu'il existait entre les deux cloisons un interstice large de 50 centimètres. On pouvait se glisser dans cet interstice et faire ainsi le tour du briquetage. Mais la charpente, assez basse, voilait cet interstice, suffisamment pour qu'on ne découvrit son existence qu'après examen. C'est là que nous décidâmes de nous retirer.

L'un de nous couchait au rez-de-chaussée à proximité d'un téléphone de campagne qui permettait de donner l'alarme dans les étages supérieurs. Nous nous sentions ainsi gardés, avec nos trois mitraillettes, nos sept colts et notre unique grenade, assez pour tenir tête à un ennemi normal. Au demeurant, nous ne comptions plus demeurer longtemps dans ce P.C. trop menacé.

C'est alors que le drame arriva, un peu différent de ce que nous l'avions prévu.

Le mercredi 15 décembre, les équipes volantes étaient parties pour une tournée dans le Vercors. Restaient au château les propriétaires, le Capitaine G., les deux intendantes et la dactylo, ainsi que le personnel. A minuit 30, le Capitaine G. était réveillé par un bruit insolite venant du parc ; il sut ensuite que c'étaient des miliciens amenés à l'avance et qui cernaient les sorties arrière du château. Le Capitaine se leva et, au même moment, une détonation formidable retentit. La porte de la poterne enfoncée par un explosif s'ouvrit laissant le passage à une centaine d'Allemands qui se précipitaient

sur le château en jetant des grenades. Le moment était venu pour le Capitaine d'exécuter son plan. Le point faible en était évidemment que les femmes et les domestiques étaient abandonnés à leur sort. Mais les réponses à un éventuel interrogatoire avaient été préparées, et il ne semblait pas que la Gestapo dût inquiéter des personnes qui toutes avaient de fort bonnes raisons de se trouver là, et ne représentaient pas des éléments combattifs. Le Capitaine gagna donc sa cachette. Cependant la Gestapo, après un interrogatoire sommaire, embarquait tous les habitants du château. Et le lendemain, la plupart des Allemands repartaient pour une expédition contre le maquis de Chambarrand. Cependant ils laissaient derrière eux leurs chiens fidèles, les miliciens, qui, débarrassés de leurs maîtres, organisèrent un pillage en règle. Tout y passa : linge, vélos, livres, une documentation inestimable..., ils prirent tout, les villageois terrorisés voyaient partir des camions chargés de meubles, de vêtements et d'ustensiles de



La poterne du château. On distingue à la base de la porte, le trou pratiqué par l'explosif.



## LA FABULEUSE ÉVASION DU CAPITAINE G. (SUITE ET FIN)

cuisine. Ils étaient là une quarantaine de miliciens qui occupaient le château et montaient la garde dans le parc, assistés de chiens policiers. Le Capitaine, cependant, ne dormait pas. Ayant devant lui quelques vivres et même quelques livres, car tout était prévu, il décida de sauver le plus précieux : c'est-à-dire les armes et l'essentiel de la documentation. A 10 h. 30, le jeudi 16, il quitta sa cachette, et, avec des ruses de Sioux, réussit à gagner sa chambre où le pillage avait déjà commencé. Et, après cinq ou six voyages au cours de la journée, il réussit à remonter quelques armes qui avaient été soigneusement cachées et des papiers importants. Cependant, les miliciens, qui avaient constaté des fuites, se figuraient que le « terroriste » revenait la nuit récupérer ses affaires et montaient des gardes plus sévères. Et le Capitaine G. pouvait les voir de sa lucarne et les entendre qui se disputaient son sort. L'un prétendait l'avoir vu et blessé, l'autre promettait sa peau. Ils ne se doutaient pas que s'ils avaient levé la tête...

Mais le temps passait et la Milice ne partait pas. Le Capitaine était inquiet. Ce vendredi soir, 17 décembre, deux d'entre nous devaient rentrer au château. Non prévenus, ils tomberaient dans la souricière. Il fallait les avertir. Le Capitaine décida de tenter une sortie pour 22 heures. Il faisait sombre dans les corridors du château. Tapi sous une couverture qui lui permettrait de se dissimuler à tout instant, le revolver entre les dents, le Capitaine rampait en descendant les escaliers. En bas, les miliciens faisaient la fête, et l'on entendait leurs pas à côté. Par une porte dérobée, le Capitaine put sortir sur la terrasse. Mais aussitôt un chien policier se mit à hurler et les sentinelles chargèrent les mitraillettes. Deux miliciens passèrent à ce moment. Il se jeta dans un placard, puis il regagna sa cachette.

Une nuit, un jour passèrent. Une nouvelle nuit commença. Le temps devenait long et pesait sur le solitaire. A minuit, un bruit de camions se fit entendre. Les Allemands revenaient. Une dernière fois ils inspectèrent les lieux. Deux d'entre eux s'avancèrent jusqu'à la cloison de briques derrière laquelle se tenait le Capitaine, et d'un ton désappointé s'écrièrent : « Niemand ! » — « Personne ! ». Furieux de l'échec de leur souricière et se doutant encore qu'il y avait quelque part des terroristes cachés, les Allemands mirent alors le feu au château. Le Capitaine n'avait pas prévu cela. Un

brasier gigantesque ronflait dans l'escalier. Coûte que coûte, il fallait partir. Laissant tout, sauf son colt, le Capitaine partit. Au second étage, des portes fermées à clef interdisaient les couloirs. Heureusement, les portes de communication existaient entre les chambres, que les Allemands n'avaient pas pensé à fermer. Dans la seconde chambre, le Capitaine tomba sur un Allemand en train d'incendier le lit. L'Allemand, suffoqué de cette apparition, ouvrit la bouche. L'exclamation lui resta dans la gorge ; il était mort. Pour plus de sûreté, le Capitaine déposa le corps sur le lit qui brûlait. Il repartit. Au premier étage, un coup de revolver l'accueillit et le manqua. Le Capitaine riposta, et décidément bon tireur, descend son second boche, un officier cette fois. Une arme merveilleuse que ce colt. Entre le premier et le rez-de-chaussée, l'escalier, grenadé, était impraticable. Les flammes commençaient à se répandre. Le Capitaine, s'accrochant à des débris calcinés, sauta, tandis qu'une grenade éclatait près de lui sans le blesser.

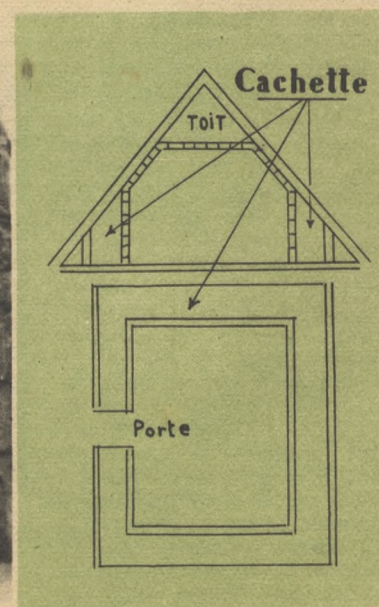
Mais les issues du château en flammes étaient gardées. Comment sortir ? Nous avions repéré une espèce de passage souterrain qui, de la cuisine qui se trouvait en sous-sol, menait à une sorte d'orangerie qui donnait dans le parc sur la dernière du château. C'est par là que le Capitaine se dirigea. Mais la sortie était tenue par des sentinelles. Heureusement une fenêtre était ouverte, qui donnait sur le côté sud du château, endroit d'accès difficile et qui n'était pas gardé. Le Capitaine sauta. Un saut de trois ou quatre mètres, et d'atterrissage difficile sur un terrain très en pente. Il saute et se ramasse bien, aidé par les branchages. Désormais la liberté est devant lui et, tandis que, dans un grondement formidable, le château s'embrase illuminant tout le pays (à 25 kilomètres m'a raconté un paysan, on pouvait cette nuit-là, lire son journal), le Capitaine se faufila dans les ombres du parc, entre les pièges à loup disposés là par les miliciens. Il quitte le parc et gagne Saint-Marcellin où il trouve un abri.

Le journal devait nous apprendre l'incendie du château. Et pendant quelque temps, nous crûmes notre camarade tué ou calciné. Et puis nous le revîmes ; il revenait de loin, assez fier de son score d'ailleurs : un homme contre 200 et deux à zéro ! Ceux qui avaient été emmenés par la Gestapo furent heureusement relâchés après un mois de prison.

Il ne reste plus aujourd'hui sur la colline que les murs croulants de notre Thébaïde, témoignage de la barbarie impuissante d'une soldatesque et de l'héroïsme victorieux d'un seul homme.

J.-M. DOMENACH.

La façade d'entrée du château avant l'incendie. La flèche indique la lucarne par laquelle, de sa cachette, le Capitaine G. pouvait apercevoir les miliciens dans la cour.







Plutôt que des idées, c'est un témoignage, un bilan, que nous apporte ici un homme qui, après avoir commandé dans le maquis, s'est précipité à l'ennemi dès la libération et combat maintenant avec la 1<sup>re</sup> Armée. Il ne s'agit, pas plus pour lui que pour nous, d'opposer des mérites, mais de prendre une vue claire des événements dont l'apport positif composera demain une armée « comme la France ne s'en est jamais offerte ».

**L'**ARMISTICE de 1940 nous laissait une armée très diminuée qui fut dissoute le 27 novembre 1942 à l'exception de quelques régiments stationnés en Afrique du Nord. Depuis, un gros effort a été fait pour reconstituer une force militaire française.

Cependant, bien que le pays se soit retrouvé dans sa totalité en situation de guerre, il n'y a pas de comparaison à établir entre les effectifs, le matériel de l'Armée actuelle et les effectifs, le matériel de l'Armée 1939, et nous sommes encore très loin de la simple et traditionnelle Armée Française du temps de paix.

La France ne redeviendra pas la France, tant qu'elle n'aura pas de nouveau son Armée. C'est le problème de la reconstitution de cette Armée qui se pose. Il est évident que l'Armée de demain sera composée de tous les éléments qui auront fait la démonstration de leur valeur militaire dans la lutte contre les Allemands engagée depuis 1940. Ces éléments sont l'Armée des gaullistes de la première heure, l'Armée d'Afrique, les F.F.I., auxquels il faut ajouter les prisonniers.

Il se trouve que ces éléments ont chacun leur caractère propre et présentent des différences dans leur comportement, leurs aspirations, ont des origines et des formations dissimilaires. Leur fusion exige donc qu'on prenne des précautions et qu'on ne la réalise pas d'une façon sommaire et brutale.

Examinons d'abord chacun de ces éléments séparément.

### 1° L'armée des Gaullistes de la première heure.

Elle est composée, en général, de soldats dans toute l'acceptation du terme, dont le goût pour le risque est marqué, en même temps que leurs soucis, leurs préoccupations sont d'ordre presque exclusivement militaire.

On trouve dans son sein de fortes personnalités, au point qu'il n'y a pas à proprement parler d'armée gaulliste mais des divisions

gaullistes, au point que le public parle fréquemment de « l'Armée Leclerc », de la division Brosset, comme on parle de l'Armée d'Afrique ou de l'Armée De Lattre.

Le militaire pur est un homme entier qui ne s'embarrasse pas de nuances. L'intellectuel, la politique, lui paraissent compliqués. On trouve donc dans les divisions gaullistes, une faible indulgence pour ceux qui n'ont pas continué à se servir de leurs armes après l'Armistice, complétée par une volonté d'indépendance qui les maintient un peu en dehors des autres unités et leur prête de ce fait une attitude révolutionnaire.

Cette attitude ne correspond pas à une pensée clairement exprimée : elle est plutôt instinctive. Résultante de sentiments confus à la base desquels on retrouve fréquemment la générosité, le désintéressement, la hardiesse du militaire français, elle peut se cristalliser autour de grands mouvements fort opposés les uns aux autres, à condition qu'ils ne soient pas exagérément conservateurs ou simplement trop inspirés de vieilles idéologies, car les militaires gaullistes de la première heure sont jeunes.

Enfin, le long isolement, l'incompréhension persistante dont ils ont souffert leur a donné parfois une âme de « réprochés » au sens où l'entendait Ernst Von Salomon. Les réprochés allemands ont été la base du National-Socialisme, mais les français de tout poil ont un fond de sagesse raisonnable, un penchant pour le Radical-Socialisme, une insouciance qui les met à l'abri des grandes tentations. Par surcroît nos réprochés n'ont pas attendu assez longtemps pour s'exaspérer, le succès qui apaise et les honneurs, d'ailleurs légitimes, qui rendent la sérénité.

### 2° L'armée d'Afrique du Nord.

C'est elle qui est le représentant le mieux qualifié de l'ancienne armée, je veux dire celle 1939, dont on a conservé en gros les habitudes, les traditions, la composition, les rouages administratifs. C'est pour cela qu'on la dit conservatrice.

Mais de tels reproches, même s'ils atteignent quelques-uns de ses membres, semblent peu justifiés.

Ce qui est plus probable, c'est que beaucoup de militaires de carrière ont conservé et conserveront toujours, du fait de leurs qualités même de militaires, un goût prononcé pour l'autorité et pour l'ordre, dont le régime de Vichy faisait grand cas. Le parlementarisme, le respect de la personne humaine, la libre critique, paraîtront toujours d'un emploi délicat à des hommes à qui la dure

réalité de la guerre enseigne la nécessité inéluctable de l'obéissance parfois aveugle, du sacrifice qui tient peu compte de l'avis des hommes, du respect parfois systématique du chef.

La Troisième République faisait preuve d'une nonchalance, parfois d'une indifférence à l'égard de la chose militaire qui, combinée avec un affaiblissement certain de l'autorité, inquiétait les soldats de métier d'avant-guerre qui sont nombreux dans l'Armée d'Afrique.

Mais la IV<sup>e</sup> République est-elle ennemie du rétablissement d'un certain ordre et d'une certaine autorité ?

En admettant que leur goût pour des formules de gouvernement un tant soit peu dictatoriales puissent à la rigueur les faire suspecter de « fascisme », il y a une valeur à laquelle les militaires de carrière sont attachés à juste titre : c'est le respect de la tradition. Vichy se prétendait aussi traditionaliste. Doit-on pour autant combattre désormais le culte des règles et des disciplines patiemment établies au cours des ans par une somme d'expériences glorieuses interprétées avec sagesse ?

Les faiblesses des militaires de l'Armée d'Afrique sont plutôt celles qui faisaient de l'Armée Républicaine de 1939 une armée incomplète, quand elles ne sont pas tout simplement celles des Français de tous les temps : fonctionnarisme par faiblesse du recrutement et de l'éducation, à cause des mœurs petites bourgeoises du pays tout entier, esprit de routine par vieillissement de l'Ecole de Guerre, et par-dessus tout une ignorance, involontaire d'ailleurs mais complète, de l'évolution vraie du pays, des aspirations populaires, de la nature même du paysan et de l'ouvrier français. Les préjugés de classe, la vie dans un milieu fermé, la lecture de journaux partisans aggravaient cet état de choses qu'on ne corrigeait pas dans les écoles militaires où un intellectualisme de mandarin primait la leçon de choses, et l'approfondissement d'un humanisme bien nécessaire cependant à des hommes dont la raison d'être essentielle est de régler pendant un temps la vie et la mort d'autres hommes.

En contre-partie, les militaires de carrière ont, dans l'exercice de leurs fonctions, cette supériorité considérable des hommes qui connaissent un métier : une démonstration éclatante en a été fournie sur les champs de bataille de l'Est. Les nouveaux cadres F.F.I. si enthousiastes, et dépouillés de préjugés qu'ils soient, n'ont pas en général la maîtrise de leurs camarades d'Afrique du Nord.

D'autre part, ce serait une erreur que d'i-



## L'ARMÉE NOUVELLE (SUITE ET FIN)

gnorer le désintéressement, la générosité, le patriotisme foncier de l'officier de carrière. Contrairement à des croyances tenaces et un peu sottes, le soldat de métier, en général, vit pauvrement, fait preuve de conscience professionnelle, témoigne d'une honnêteté, parfois d'une grandeur qui, à tout prendre, sont bien des vertus.

Enfin, on a beaucoup critiqué la fidélité des militaires à un serment. Sans doute, en certaines circonstances, le patriotisme doit-il commander même le parjure. Mais lorsque les circonstances exceptionnelles n'existent plus et qu'on souhaite revenir à la norme, il faut se hâter de recommander à nouveau l'esprit d'obéissance qui fait la servitude du soldat, mais aussi sa grandeur.

Pour terminer, n'omettons pas de signaler que l'Armée d'Afrique du Nord comporte deux catégories, elle aussi : celle des militaires surpris en Afrique même par le débarquement anglo-saxon et celle des « évadés ». Ces derniers ont eu une occasion qui ne s'est pas offerte aux autres, mais qui n'en prouve pas moins en faveur de leur volonté énergique de manifester par un acte personnel leurs convictions.

### 3° Les F.F.I.

Les F.F.I. ont une force considérable : ils ont dans leurs bataillons une grande quantité de purs Français. Si l'on veut parler d'Armée Nationale, elle est là ; cent fois plus nombreuse que l'Armée Gaulliste de la première heure, beaucoup moins coloniale, beaucoup plus spontanée que l'Armée d'Afrique du Nord.

Ces volontaires sont pleins d'enthousiasme, très jeunes, capables de grandes choses, ils ne savent pas toujours très bien ce qu'ils veulent, mais ils le veulent avec force. La troupe F.F.I. est une troupe comme la France ne s'en est pas offerte depuis longtemps.

Il est intéressant de noter que cette armée F.F.I. se donne comme révolutionnaire. Il serait étonnant qu'elle ne le fût pas. Elle s'est constituée en dehors de tous cadres traditionnels, en dehors de la loi en cours, avec des éléments très jeunes à la recherche de leur assiette. Par surcroît, comment les adolescents de la période 1939-44 n'auraient-ils pas été impressionnés par le caractère révolutionnaire d'une guerre mondiale dont ils étaient les spectateurs et les auteurs ?

Pendant l'occupation, les Allemands ont présenté une démonstration du National-Socialisme ; à l'extérieur les Russes faisaient découvrir la surprenante vigueur du communisme en armes. D'autre part, les nécessités de la guerre, l'obligation de contrôles de toute sorte, la mort, brusque en somme, du libéralisme, posaient tout de go à la population française le problème de l'Etatisme, du Socialisme, si on veut.

Remués au profond d'eux-mêmes par les transformations auxquelles ils assistaient, dé-

jà conscients en 1940 de la nécessité de réformes considérables, la plupart des jeunes Français souhaitaient une France nouvelle et les F.F.I. sont les plus ardents d'entre eux.

Dire maintenant ce qui définit cet esprit révolutionnaire est plus malaisé. Dans les grandes lignes, le socialisme est admis comme un fait acquis à condition toutefois que ce socialisme respecte les libertés de chacun, qu'il ne soit pas exagérément communautaire, qu'il ne supprime pas la propriété mais qu'il soit bien égalitaire. On retrouve là toutes sortes de vieilles tendances traditionnellement françaises.

En ce qui concerne l'Armée, chacun conçoit des réformes à sa façon. Bon nombre d'idées extravagantes ont cours : on parle de discipline librement consentie, de jugement des supérieurs par les subordonnés, de suppression des sous-officiers, etc... Encore une fois, tout cela relève d'un socialisme humanitaire et libertaire, un peu désuet, un peu naïf, passablement idéaliste, mais généreux, charitable.

Les F.F.I. pèchent par leurs cadres. Les petits cadres sont inexistant. A l'échelon officier, la confusion est grande. On trouve parfois le petit commerçant, l'ouvrier, même l'étudiant, le professeur que la Résistance a révélé à lui-même, qui est un soldat né : ceux-là, il faut les distinguer et les retenir soigneusement. Il y a aussi le petit chef de bande local dont le rayonnement n'excède pas son canton ni sa commune, beaucoup plus capable de faire de la Résistance spectaculaire que du vrai combat. Il y a le conjuré des villes. L'homme des comités de province ou même des Comités Nationaux qui, au dernier moment, s'est octroyé le grade qui lui paraissait correspondre à son importance.

Il y a enfin les officiers de carrière demeurés en France. Dans leur ensemble, ils sont restés assez à l'écart de la Résistance et c'est fort regrettable. Ils ont souffert, c'est entendu, de la méfiance systématique des mouvements clandestins ; par un paradoxe singulier, le socialiste libertaire, en même temps qu'il criait « Aux Armes ! » et se nommait lui-même Colonel, n'arrivait pas à dépouiller son antimilitarisme de tradition. Mais aussi, bien souvent, le militaire de métier est resté en France dans ses pantoufles.

Et cependant, il est permis de croire que le meilleur devoir de l'officier fin 1942 était de prendre en mains sur le plan militaire la résistance française, à condition qu'il ne fût pas d'un grade trop élevé, ou qu'il ne fût pas trop connu de la Gestapo. Un bon nombre d'entre eux, heureusement, l'ont compris.

Cependant, beaucoup d'officiers de carrière qui entrèrent dans l'action le firent avec une certaine lenteur. Les uns adhèrent aux mouvements de résistance à qui ils rendirent en général des services signalés sur le plan militaire, les autres constituèrent un mouvement particulier l'O.R.A. dont le but était de créer une force purement militaire, dégagée de toute influence politique.

L'ensemble des cadres F.F.I. a donc toujours manifesté une valeur militaire médiocre. Presque tous courageux, ardents, dynamiques, meneurs d'hommes nés, ils n'ont pas en général, été autre chose que des chefs de bande, capables de réussir dans les meilleures conditions l'attaque de la diligence. Or, il n'y a rien de commun entre la guerre des embuscades et la conduite de gros bataillons, entre l'existence au jour le jour sous le signe des plus hautes fantaisies du maquis et l'existence monacorde organisée industriellement des armées modernes. La plupart des militaires de carrière s'étant cantonnés dans un monde fermé.

Il n'y a guère que quelques chefs F.F.I. qui ont réussi à la fois à s'imposer par leurs qualités de techniciens, parce que nourris dans le sérail, et à réunir les suffrages d'une bande parce qu'ayant compris l'âme populaire, ayant identifié leurs idéaux à ceux de leurs hommes, point capital.

Les chefs F.F.I. ont commis une lourde faute. Ils ont donné à penser en se couvrant d'une façon inconnue jusqu'alors de grades et de décorations, que leur action avait un caractère personnel, et manquait de désintéressement. Cette mascarade très sud-américaine ne serait que plaisante si elle n'était qu'épisodique. On est en droit de craindre, hélas, qu'elle ne soit un des principaux obsta-

cles à la mise sur pied de l'armée de demain.

Comme dans l'Armée d'Afrique, il y a les « évadés » et ceux qui ne le sont pas : dans les F.F.I. il y a ceux qui sont venus combattre sur le front de l'Est et ceux qui sont restés à l'Intérieur. La confrontation a montré certaines supériorités dans les possibilités de la troupe F.F.I., mais aussi l'infériorité technique des cadres F.F.I. vis-à-vis de leurs frères de la Première Armée. Ces derniers ont un peu abusé de leur victoire, une victoire gagnée d'avance.

A l'heure actuelle, il y a quelque mélangée à être officier d'active, ancien membre de la Résistance maintenant en ligne. Tel homme avait pensé accomplir un devoir difficile, mais nécessaire, en demeurant sur le sol de la Patrie. Pendant des années, il a lutté, toujours dans des conditions dangereuses. Combien de camarades fusillés, torturés ou déportés ! Il a commandé à des centaines, des milliers d'hommes dont il était le chef d'élection. La libération survenue il a pensé poursuivre au mieux sa mission en se précipitant aux côtés de ses frères d'arme d'Afrique. Maintenant il ne commande au mieux qu'à un bataillon, la plupart du temps qu'à une compagnie, souvent à rien du tout. Il reste mal chaussé, mal vêtu, mal armé. Dans la Résistance il inquiétait en sa qualité de professionnel ; à côté des professionnels, il sent de leur part une méfiance à l'égard du maquisard. Pour couronner l'ensemble, on lui ordonne sans précautions oratoires après des années de combat irrégulier et des mois de combat régulier, de faire une demande de « réintégration » dans l'Armée, dont il pensait n'avoir pas été chassé.

### 4° Les Prisonniers.

Il n'est guère possible de traiter le problème sans en connaître les éléments. On peut simplement dire que, dans l'organisation de l'Armée nouvelle, il faudra préciser nettement la place faite à ceux qui reviendront de captivité. Et il ne sera pas facile d'être juste tout en conservant le souci essentiel de ne pas encombrer l'Armée d'éléments usés ou simplement désabusés.

### 5° Conclusion.

Les différences entre les éléments de la future Armée sont suffisamment accusées pour qu'on puisse considérer leur réunion comme délicate. Et cependant, une Armée qui rassemblerait les qualités de techniciens, le sens de la tradition des militaires de l'Armée d'Afrique, l'entrain, le non-conformisme, la générosité du F.F.I. bon teint, la vitalité, le patriotisme ardent et le sens de l'aventure du gaulliste de la première heure, serait une belle Armée.

Sans donner à cette Armée la valeur d'une puissance politique, ce qui serait une faute, il est nécessaire de lui enlever toute tentation de fonctionnarisme en définissant plus exactement que naguère l'idéal qu'elle doit servir. La défense du pays est un prétexte insuffisant ; il faut que l'Armée de demain combatte pour que la France puisse remplir dignement sa mission universelle pour que soit maintenu vivant le sens de la grandeur française. C'est d'ailleurs de toute évidence le propos du Général de Gaulle.


Pratiquement, on aurait peut-être avantage en partant de la troupe F.F.I. à lui donner des cadres de toutes les origines, le plus tôt possible.

Il faut aussi rapidement récompenser les mérites de chacune des parties en les établissant à partir d'une base commune bien nette. Ce travail de justice est capital et ne doit souffrir aucun passe-droit.

Il faut enfin, et c'est le point essentiel, organiser la formation des cadres. Les cadres anciens doivent être confrontés au cours de stages courts, destinés à faire découvrir des richesses mutuelles et complémentaires, à définir l'idéal commun.

Mais l'avenir de l'Armée tient en définitive dans la formation des jeunes cadres. Si l'on veut réouvrir les grandes écoles militaires, il faut changer de programmes et de méthodes et surtout bien choisir les hommes à qui l'on confiera le soin merveilleux d'élever les futurs officiers de l'Armée nouvelle.

SEGURET.



Le sourire d'un soldat bien entraîné, bien équipé, confiant dans ses armes et dans sa force... l'allure sportive de l'armée nouvelle.





# LA NATION

*...nous avons conclu une belle et bonne alliance  
avec la puissante et vaillante Russie Soviétique.  
Nous sommes désireux d'en sceller quelque jour  
une autre avec la vieille et brave Angleterre...*

*(Discours du 5 février 1945)*



# LE FUTUR VISAGE DE

**A** l'heure où le Gouvernement de la France semble hésiter devant les mesurés à prendre, à l'heure où quelques-uns des meilleurs parmi les résistants, et qui n'ont pas abandonné leur place au combat, sentent quelquefois le découragement les envahir, il est utile de relire quelques passages des discours que le Général de Gaulle prononça alors qu'il n'était pas encore un Chef de Gouvernement.

Résistants, nous avons voulu conjointement l'expulsion de l'ennemi et la constitution d'une France nouvelle, plus grande et plus juste, qui ferait place à tous ses enfants puisqu'aussi bien tous ses enfants, volontairement, la défendaient. Que notre Résistance dépassât les limites d'un sursaut patriotique, qu'elle dût se prolonger dans une libération qui fût libération économique et sociale de l'homme, nous l'avons toujours pensé avec le Général de Gaulle.

**« La Résistance Française, telle que nous l'avons conçue tout de suite et telle en effet qu'elle s'est révélée est certes une force de guerre dans ce conflit qui bouleverse le monde, mais aussi une force de renouveau. C'est ce caractère-là que nous avons voulu qu'elle prit dès la première heure ; c'est ce caractère-là qu'elle a pris. C'est pourquoi elle est pour demain l'élément essentiel du renouvellement de la Patrie dans la paix, la force sur laquelle par excellence la Patrie compte. Elle y compte quels que soient les titres, les origines, les partis des bons Français qui ont voulu courir tant de périls obscurs pour la France ».**

Telle fut en effet l'originalité de la Résistance. La lui dénia-t-on maintenant ? Cet immense potentiel d'énergie restera-t-il inutilisé ? Et les grandes paroles qui, dans les heures sombres, fournirent un but à notre volonté de croire, qui réchauffèrent tant de camarades et leur donnèrent le courage de mourir, ces promesses d'une patrie plus humaine et plus noble, demeureront-elles lettre morte ?

Telles sont les questions que nous nous posons, que nous posons respectueusement à celui dont nous n'oublierons jamais qu'il fut le premier à prononcer des paroles de grandeur et d'espérance.

## I. — LIBERATION ET REVOLUTION SONT INSEPARABLES

Lorsque, le 18 juin 1940, le Général de Gaulle lance son appel aux armes, il n'a ni mandat ni délégation, il n'est encore ni président de Comité, ni Chef de Gouvernement, il n'est rien. C'est seulement un soldat qui parle à des soldats ; un soldat qui, au moment le plus tragique, a senti par où passait le destin de France, par où passaient à la fois, comme il devait le dire plus tard, la **passion et le bon sens**. Aussi n'y a-t-il d'abord dans son attitude, dans ses proclamations, qu'un acte de foi élémentaire

## EXTRAITS DES DISCOURS DU GÉNÉRAL DE GAULLE

taire et tenace, dans la grandeur, dans la pérennité de la France. Cette poignée d'hommes qui se ressaisit ne le fait, ne pouvait pas le faire sur un programme politique, mais sur les réalités françaises les plus simples, sur les vertus françaises les plus authentiques, sur le courage, sur l'honneur, et avant tout sur l'espérance.

C'est pourquoi, pendant un an et demi, la « France Libre » et la première résistance de zone occupée n'eurent point d'autre tremplin que cette pure réaction patriotique, que cette espérance qui s'obstine contre toute évidence et refuse la suprématie du mal. Aux Français libres, la Révolution Nationale apparaît impossible, parce que grevée dès l'origine par la pression ennemie, et, dès le 26 juin, de Gaulle répondait à Pétain : **« Dans quelle atmosphère, par quels moyens, au nom de quoi voulez-vous que la France se relève, sous la botte allemande et l'escarpin italien ? »**. De Gaulle proclame alors sa volonté de renvoyer toute question de réforme au moment où le peuple Français recouvrera sa souveraineté. Mais peu à peu cette première réaction patriotique prend des formes plus larges. La France libre, dans sa volonté de refuser la défaite, en vient nécessairement à condamner les responsables de cette défaite en même temps que ses exploités, et tout naturellement au rêve d'une France libérée s'associe le désir d'un régime nouveau. Dans le discours-programme du 15 novembre 1941, le Général de Gaulle établit les trois points d'une politique qui désormais restera immuable. Et si l'article premier de cette politique consiste justement à faire la guerre, le second proclame la nécessité d'une révolution :

**« Si la situation de notre Patrie écrasée, pillée, trahie, exige que nous nous absorbions dans la tâche de la guerre, nous ne pouvons nous détacher de ce que peut et doit être le destin intérieur de la nation. Nous le pouvons d'autant moins que le désastre momentané de la France a bouleversé de fond en comble les fondements mêmes de son existence, emporté les institutions qu'elle pratiquait antérieurement, altéré profondément la condition de chaque individu et, par dessus tout, jeté dans les âmes mille ferments passionnés. Si l'on a pu dire que cette guerre est une révolution, cela est vrai pour la France plus que pour tout autre peuple.**

Nous savons que l'immense majorité des Français dans laquelle nous comptons, a définitivement condamné à la fois les abus anarchiques d'un

régime en décadence, ses gouvernements de prébende et de privilèges, et l'affreuse tyrannie des maîtres esclaves de l'ennemi, leurs caricatures de lois, leur marché noir, leurs serments imposés, leur discipline par délation, leurs microphones dans les antichambres. Nous tenons pour nécessaire qu'une vague grondante et salubre se lève du fond de la nation et balaie les causes du désastre pélemêle avec l'échafaudage bâti sur la capitulation. **Et c'est pourquoi l'article deux de notre politique, c'est de rendre la parole au peuple dès que les événements lui permettront de faire connaître librement ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas.**

Quant aux bases de l'édifice futur, des institutions françaises, nous prétendons pouvoir les définir par conjonction des trois devises qui sont celles des Français libres. Nous disons : « Honneur et Patrie » entendant par là que la nation ne pourra revivre que dans l'air de la victoire et subsister que dans le culte de sa propre grandeur. Nous disons « Liberté, Egalité, Fraternité » parce que notre volonté est de demeurer fidèles aux principes démocratiques que nos ancêtres ont tiré du génie de notre race et qui sont l'enjeu de cette guerre pour la vie et pour la mort. Nous disons « Libération » et nous disons cela dans la plus large acception du terme, car si l'effort ne doit pas se terminer avant la défaite et le châtiment de l'ennemi, il est d'autre part nécessaire qu'il ait comme aboutissement pour chacun des Français, une condition telle, qu'il lui soit possible de vivre, de penser, de travailler, d'agir dans la dignité et la sécurité. **Voilà l'article trois de notre politique ! »**

## II. — LA RUPTURE AVEC LE REGIME ET LES MOEURS D'AVANT-GUERRE

Désormais le Général de Gaulle enveloppe dans la même réprobation les politiciens incapables et véreux d'avant-guerre, et les politiciens collaborateurs qui exploitent la défaite (Laval, le plus grand homme du régime nouveau n'est-il pas en même temps l'un des plus représentatifs des mœurs du régime ancien ?). Et lorsque, dans une conférence de presse un journaliste lance en avant le nom de Chautemps, de Gaulle le récuse avec une ironie cinglante. La position révolutionnaire qu'adopte de Gaulle est d'abord un parti-pris de pureté. Malgré les pressions, il refuse d'augmenter son prestige en acceptant dans son comité les malins et les pourris. Aux Américains il lance cet avertissement :

La France a été naturellement bouleversée jusque dans ses profondeurs par le désastre et les conséquences du désastre. A cause de cela, beaucoup d'hommes qui paraissent encore à l'étranger représenter réellement



# LA FRANCE.

une fraction importante du peuple français, en réalité ne la représentent plus, parce que, dans sa douleur, le peuple français, croyez-moi, a fait une révolution (Londres, 27 mai 1942).

Cette révolution dont il a compris dès le début qu'elle était inséparable de la guerre, il constate maintenant qu'elle est déjà commencée dans les esprits. En vérité, cette révolution n'est pas d'abord politique. Ce qui fait sa force, ce qui garantit pour l'avenir son authenticité, c'est qu'elle naît d'un sursaut d'honneur, d'une volonté de pureté, du désir enfin d'un style jeune et viril; elle est d'abord une protestation contre la lâcheté, la complaisance, l'hypocrisie, les coups fourrés; c'est tout cela qu'il proclame devant un public anglais. Il a été prononcé peu de paroles aussi hautes durant cette guerre, en tout cas par un homme qui avait le droit de les prononcer — et, si on les replace à leur époque — peu d'aussi franches et d'aussi audacieuses.

« C'est une révolution, la plus grande de son histoire, que la France, trahie par ses élites dirigeantes et par ses privilégiés, a commencé d'accomplir. Et je dois dire à ce sujet que les gens qui, dans le monde, se figuraient pouvoir retrouver, après le dernier coup de canon, une France politiquement, socialement, moralement pareille à celle qu'ils ont jadis connue, commettraient une insigne erreur. Dans le secret de ses douleurs, il se crée en ce moment même, une France entièrement nouvelle, dont les guides seront des hommes nouveaux.

Les gens qui s'étonnent de ne pas trouver parmi nous des politiciens usés, des académiciens somnolents, des hommes d'affaires manégés par les combinaisons, des généraux épuisés de grades, font penser à ces attardés des petites cours d'Europe qui, pendant la dernière révolution française, s'offusquaient de ne pas voir siéger Turgot, Neckeret, Leménie de Brienne, au Comité du Salut Public. Que voulez-vous, une France en révolution préfère toujours gagner la guerre avec le Général Hoche plutôt que de la perdre avec le Maréchal Soubise.

Messieurs, Clémenceau disait de la Révolution: « C'est un bloc ». On peut dire la même chose de cette guerre indivisible. Aux pires moments d'un conflit, qui est rigoureusement un conflit moral, il n'est pas permis aux démocraties de ruser avec leurs devoirs. Il ne serait pas tolérable que le soi-disant réalisme, qui, de Munich en Munich, a conduit la liberté jusqu'au bord même de l'abîme, continuât à tromper les ardeurs et à trahir les sacrifices. Nous nous battons contre le mal et nous avons tous engagé dans la partie le même enjeu terrible, le destin de nos patries. Nul n'a, vis-à-vis des autres comme vis-à-vis de lui-même, le droit de faire au mal aucune de ces lâches concessions qui

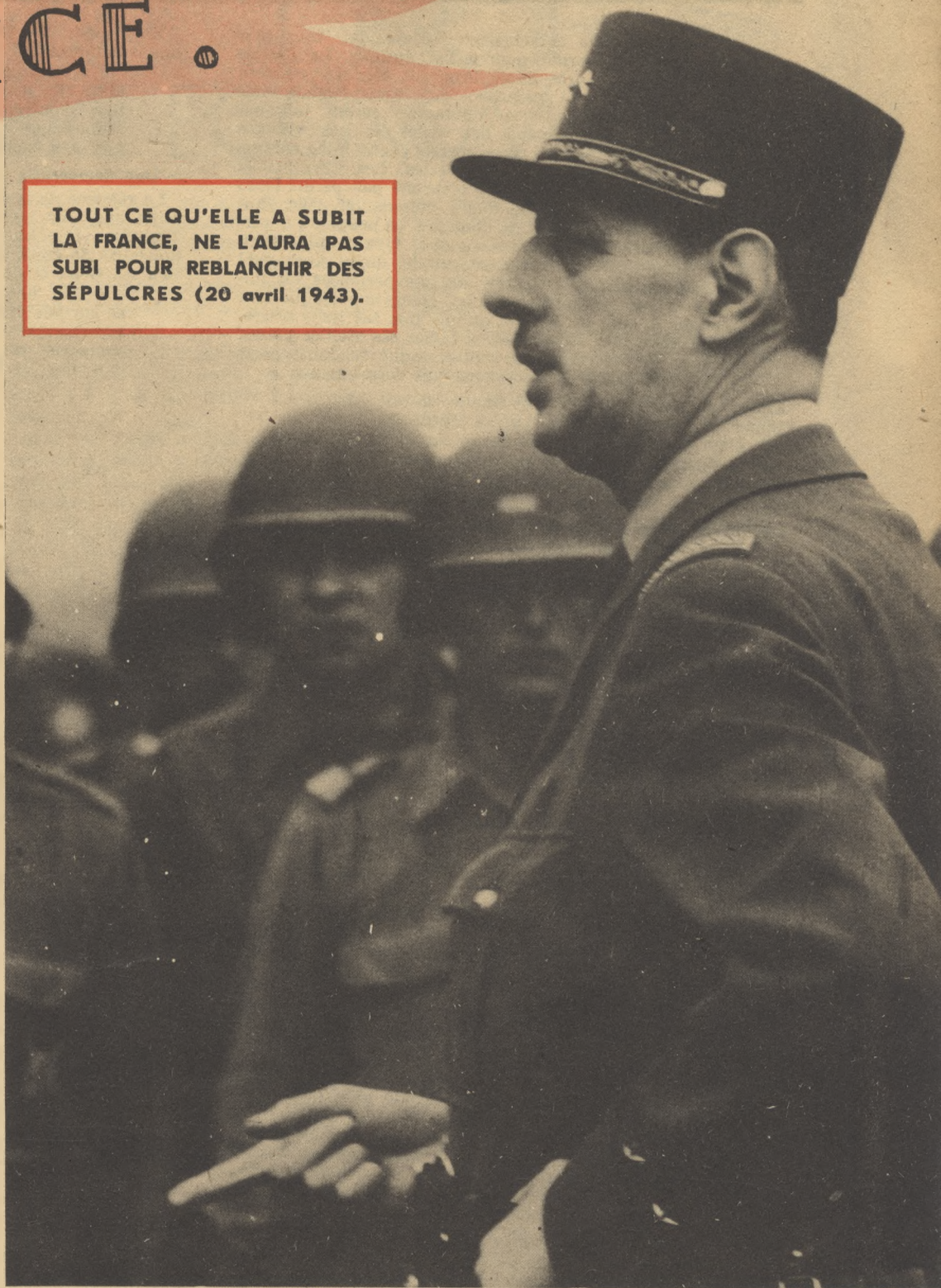
**TOUT CE QU'ELLE A SUBIT  
LA FRANCE, NE L'AURA PAS  
SUBI POUR REBLANCHIR DES  
SÉPULCRES (20 avril 1943).**

mettraient en danger la cause commune à tous. A cet égard, la France combattante prétend donner l'exemple dans toute la mesure de ses moyens. Elle a pleinement confiance que ses alliés la paieront de retour. (Londres, 1<sup>er</sup> avril 1942).

Désormais, dans la plupart de ses discours, le Général de Gaulle reviendra sur ce thème, développant tantôt sa face négative — la France a condamné le régime ancien, tantôt sa face positive — la France veut un régime politique et

social nouveau, tantôt les deux à la fois. Le 26 juin 1943, il déclarait dans un discours où se mêlaient humainement à la polémique la pitié pour la France qui souffre et un amour simple et délicat pour la patrie charnelle,

« Des esprits superficiels, et qui s'accrochent aux cendres du passé, peuvent bien croire, s'ils le veulent, qu'ils retrouveront le pays tel qu'ils l'ont jadis connu. Ils peuvent bien, s'ils le veulent, considérer nos affaires sous l'angle où ils les consi-





## LE FUTUR VISAGE DE LA FRANCE (SUITE ET FIN)

déraient avant le cataclysme. Je leur dis, vous leur dites, qu'ils en seront pour leurs illusions. La France qui réparaitra, après avoir brisé ses chaînes, ne sera plus la France de naguère. Ah! certainement, nos plaines, nos vallées, nos montagnes seront toujours les mêmes, certainement nos villes et nos villages garderont leur figure, certainement notre race conservera ses caractères de vingt siècles. Les Français et les Françaises, j'en suis sûr, n'auront pas perdu leurs qualités, ni probablement leurs défauts, et cependant ce peuple aura subi tant de douleurs, ce peuple, qui gardera le cadre naturel dans lequel il vivait, qui restera à la tête du même empire, ce peuple, dis-je, aura subi tant de douleurs, il aura fait tant d'expériences sur lui-même et sur les autres, il aura comprimé en lui tant d'espoirs et tant de fureur, qu'une fois ses liens brisés, soyons sûrs qu'il sera décidé à briser ses vieilles idoles, routines et formules, qui ont manqué le faire périr et qu'il voudra réparaître sous une forme neuve ».

Enfin, en février 1944, de Gaulle devait résumer tout cela en une phrase suffisamment nette pour que ses buts ne soient plus désormais déformés par la propagande adverse, ni méconnus par certains de ses propres partisans.

**La France est décidée à abandonner son ancienne figure politique, sociale et morale, et veut faire en sorte que la souveraineté nationale puisse désormais s'exercer sans intrigue.**

### III. — LES GRANDES LIGNES DE LA REVOLUTION A FAIRE

Si les circonstances interdisaient à ce moment que soit précisé le programme positif, néanmoins quelques grandes lignes s'en dégagent déjà.

#### 1° Pas de compromission.

Depuis juin 1940, de Gaulle a suivi sur tous les plans une voie droite. Il n'a accepté de marchandage à aucun moment. Et pas plus qu'il n'avait traité en Algérie avec les potentats de Vichy, il n'a traité avec eux en France. Il ne s'agit pas d'une question de personne, il s'agit d'une question de principes, d'une question de moralité, il s'agit de préserver l'intégrité de la Révolution à venir. « **La Nation**, s'écriait de Gaulle aux temps troubles du Darlanisme, **la Nation, elle ne veut pas qu'on pourrisse notre Libération** ». (Londres 3 décembre 1942). Il savait en effet que cette conduite était le seul point solide où pût encore s'accrocher l'espérance d'un peuple trahi et déboussolé. Le Gaullisme possédait une force précieuse, qui, après quatre années d'une rectitude unique dans l'histoire, fit d'un groupe de fanatiques le symbole même de la grandeur française: **le Gaullisme ne composait pas**.

« Il ne saurait y avoir, je le déclare avec force, aucune autre autorité publique que celle qui procède du pouvoir central responsable. Tout essai de maintien, même partiel, ou camouflé d'un organisme de Vichy comme toute formation artificielle de pouvoirs extérieurs au Gouvernement seraient par avance condamnée ». (Alger 17 mars 1944).

#### 2° Une révolution économique et sociale.

En tête du programme constructif du gaullisme viennent naturellement des réformes économiques et sociales. Le Français du peuple, volontaire et souvent martyr de la résistance, a le droit d'exiger après guerre que sa place dans la Nation soit pleinement reconnue. C'est pour cette France plus juste qu'il combat.

« Un régime économique et social tel qu'aucun monopole et aucune coalition ne puisse peser sur l'Etat, ni régir le sort des individus où, par conséquent, les principales sources de la richesse commune soient, ou bien administrées ou tout au moins contrôlées par la Nation, où chaque Français ait à tout moment la possibilité de travailler suivant ses aptitudes dans une condition susceptible d'assurer une existence digne à lui-même et à sa famille, où les libres groupements de travailleurs et de techniciens soient associés à la marche des entreprises, telle est la féconde réforme dont le pays renouvelé voudra consoler ses enfants. (20 avril 1943). »

Plus tard, de Gaulle devait préciser ce programme par une condamnation radicale du régime des trusts.

« La France nouvelle admet l'utilité du juste profit. Mais elle ne tiendra plus pour licite aucune concentration d'entreprise susceptible de dévoyer la politique économique et sociale de l'Etat et de régenter la condition des hommes. (Alger, 17 mars 1944).

#### 3° Une démocratie nouvelle.

La réforme de la démocratie portera sur les institutions, mais aussi sur leur mode de fonctionnement. L'expérience de la Troisième République ne sera pas perdue: des institutions nouvelles de gouvernement, telle est sur ce point la revendication du Général de Gaulle.

« C'est une démocratie renouvelée dans ses organes et surtout dans sa pratique que notre pays appelle de ses vœux. Pour y répondre, le régime nouveau devrait comporter une représentation élue par tous les hommes et toutes les femmes de chez nous, s'astreignant à un

fonctionnement politique et législatif très différent de celui qui finit par paralyser la Troisième République. Quant au Gouvernement, que la confiance de la représentation nationale charge du pouvoir exécutif, il serait mis à même de le porter avec la force et la stabilité qu'exigent l'autorité de l'Etat et la grandeur extérieure de la France. Mais la démocratie française devrait être une démocratie sociale, c'est-à-dire assurant organiquement à chacun le droit et la liberté de son travail, garantissant la dignité et la sécurité de tous dans un système économique tracé en vue de la mise en valeur des ressources nationales et non point au profit d'intérêts particuliers, où les grandes sources de la richesse commune appartiendront à la

Nation, où la direction et le contrôle de l'Etat s'exerceront avec le concours régulier de ceux qui travaillent et de ceux qui entreprennent. Enfin, les hautes valeurs intellectuelles et morales dont dépendent les ressorts profonds et le rayonnement du pays devront être à même de collaborer directement avec les pouvoirs publics. (Alger, 17 mars 1944).

#### 4° Une promotion des élites.

A cette démocratie renouvelée, il faudra des chefs à tous les échelons. Pour remplacer les arrivistes et les politiciens apparaîtront des hommes nouveaux, formés par la trempe des combats, habitués dès leur jeunesse à l'exercice des responsabilités parce qu'ils auront combattu et commandé seuls, parce qu'ils auront rompu par un acte d'insurrection avec les lâches et les traîtres. Cette élite aura assez de caractère pour reconstruire, et pour effacer à jamais les traces de ce régime d'incapacité que Barnanos a stigmatisé du mot le plus exact: « La Révolution des ratés ».

« Pour animer et conduire demain cette Nation renouvelée, il lui faudra des cadres nouveaux, la faillite des corps, qui se disaient dirigeants ne fut que trop claire et ruineuse. **Tout ce qu'elle subit, la France ne l'aura pas subi pour reblanchir ses sépulcres.** C'est dans la résistance et c'est dans le combat qu'en ce moment se révèlent les hommes que notre peuple jugera dignes et capables de diriger ses activités. De ces jeunes hommes vaillants, trempés par le danger et élevés au-dessus d'eux-mêmes par la confiance des autres. La Patrie peut attendre demain le dévouement, l'initiative, le caractère qu'ils prodiguent héroïquement pour la servir dans la guerre. (20 avril 1943).

Telles sont les grandes lignes d'une Révolution que la France attend et dont elle a besoin, d'une révolution qui ne saurait être comme l'autre une mascarade parce qu'elle situera profondément ses racines dans la volonté de ceux qui n'auront pas voulu désespérer, dans le courage de ceux qui auront combattu, dans la fidélité de ceux qui seront morts. Nous vérifierons ainsi qu'en fin de compte une révolution prend sa source bien au delà de la politique, et bien au delà des politiciens, qu'une révolution est faite moins de bouleversements que de fidélité, que, comme l'écrivait Péguy, « Ce ne sont pas les hommes en dehors, ce sont les hommes en dedans, qui font les révolutions ». Autrement dit, qu'une révolution véritable mûrit longtemps avant de se faire, mûrit dans le sang, dans les larmes, mûrit dans le cœur des hommes de foi.

J.-M. DOMENACH.



# SALAIRES ET EQUILIBRE ECONOMIQUE

**P**ARMI les problèmes posés aux responsables de notre économie nationale, aucun n'était plus urgent, plus dramatique que celui du relèvement des salaires (1). C'est pourquoi on a pris cette mesure aussitôt après la libération, de même que pour les allocations familiales.

Mais il convient de mesurer toute la distance entre la situation faite à la masse des travailleurs au point le plus bas de leurs moyens d'existence — en août 1944 — et celle à laquelle ils aspirent légitimement dans la France reconstruite. Il faut à une politique cohérente et clairvoyante des salaires des fondements économiques solides. Si l'on ne reste pas maître de la monnaie et des prix, la hausse nominale du salaire horaire n'apporte au travail qu'une amélioration illusoire.

C'est donc sous ses deux faces, sociale et économique, qu'il faut envisager la question des salaires dans l'après-guerre.

Au début de 1944, la moyenne des ressources journalières par tête, en zone nord s'élevait de 32 fr. 65 dans les foyers de deux personnes à 20 fr. 32 dans les foyers de cinq personnes. Le déficit mensuel des budgets allait de 437 fr. pour deux personnes à 593 fr. pour cinq personnes, d'où endettement, impossibilité d'élever les enfants, vente des objets mobiliers, abaissement de la moralité, etc...

Dans quelle proportion fallait-il donc valoriser les salaires pour rétablir l'équilibre des budgets ouvriers? La Fédération de Saint-Etienne a fait à ce sujet des calculs intéressants; d'où il résulte que les ressources nécessaires pour faire vivre une personne devaient être augmentées de 73,5 %, pour deux personnes de 70 %, pour trois de 76 %, pour quatre de 83 %, pour cinq de 70 %, pour six de 54 %, pour sept de 40,8 %. Et l'évaluation des dépenses normales a été faite au plus juste... C'est vraiment le « minimum vital ».

Les résultats généraux de l'enquête menée à Saint-Etienne coïncidant avec ceux des autres régions, ont abouti à cette conclusion qu'une valorisation du salaire de 70 % environ devrait être envisagée si l'on voulait donner à l'ouvrier une rémunération simplement vitale.

Et même, il faudra procéder, à une échéance encore prochaine, à un relèvement autrement important.

En effet, il faut remarquer le pourcentage considérable de ses ressources — 66 à 70 % — que l'ouvrier français de 1944 consacre à sa nourriture. Ceci dénote un

niveau d'existence très bas. En 1935, l'ouvrier canadien consacrait 31 % de son salaire à sa nourriture et celui des Etats-Unis 33 %. Seuls, l'ouvrier mexicain et le brésilien présentaient des pourcentages comparables à celui des ouvriers français.

D'autre part, et c'est le point le plus grave, l'ouvrier français ne consacrait que 2 à 6 % de son salaire à son logement.

30 % des foyers de 4 personnes vivent dans deux pièces; 48 % dans trois pièces. 23 % des foyers de 6 personnes vivent dans deux pièces; 42 % dans trois pièces.

Il faut noter que les ouvriers anglais, suisses, nordiques, consacrent 17 à 25 % de leurs ressources à leur logement.

Situation tragique pour l'ouvrier français. La hausse de 70 % ne représente donc plus qu'un minimum **provisoire**. Il faut envisager une nouvelle et profonde amélioration du pouvoir d'achat des travailleurs en vue de dépasser le minimum vital pour atteindre le minimum **humain** indispensable.

Il faut même envisager une récompense du travail conforme à une norme d'équité plus large encore pour le jour où la vie économique redeviendra normale.

Ce programme peut paraître audacieux. En réalité, il constitue le seul moyen de décongestionner l'appareil économique dont la guerre a prouvé le formidable potentiel. Il faut assurer à la production de suffisants débouchés en reconstituant progressivement les ressources des masses. Et c'est durant toute la période de plein emploi, qui s'ouvrira inévitablement avec la fin des hostilités, qu'il faudra assurer à l'avance l'écoulement de la production. Ainsi, les exigences de la justice s'accorderont avec celles de la prospérité du pays.

Mais, s'il faut relever le pouvoir d'achat des masses, il ne faut pas compromettre la stabilité de la monnaie. Dans l'après-guerre, il faudrait considérer trois périodes. D'abord, une phase de transition, pendant laquelle il faudra juguler la hausse des prix en maintenant pendant un certain délai un certain rationnement des produits et leur taxation. Il serait absurde de croire que la hausse des salaires n'aura pas d'incidence sur les prix. Ce serait retomber dans l'erreur de 1936. Mais, à moins d'une politique d'abandon et de laisser-aller, la hausse des prix ne doit pas être proportionnelle à celle des salaires et un niveau stable des prix doit être assez vite atteint par palliers successifs.

Cette période mouvante, une fois close, s'ouvrira celle de la reconstruction du pays. Les prix s'enfleront, les marges

de profits également, les crédits s'offriront. La mévente et le chômage ne seront pas à craindre. Mais il faudra éviter « l'emballement » de la machine et le retour de crises analogues à celles de 1921 et de 1929.

**L'économie devra être attentivement dirigée.** Ce qu'il faudra avant tout, c'est **proportionner la distribution des revenus au niveau de la production.** Si l'on bloquait les salaires, le déséquilibre naîtrait du fait que les richesses ne trouveraient plus en face d'elles les revenus nécessaires pour les acheter. Il faudra distribuer sans retard les pouvoirs d'achat. La demande de la consommation soutiendra alors la production. La période d'après-guerre peut être une période de bien-être, si les salaires s'élèvent progressivement **au même rythme** que la production. Rien ne serait plus périlleux que de laisser les masses démunies en face d'une production devenue bientôt surabondante.

Dans cette période, l'augmentation des salaires devra se faire sans devenir un élément de trouble dans le mécanisme des prix. Elle devra donc être prise tout entière sur l'amélioration du rendement. En d'autres termes, elle devra se mesurer au progrès technique. Ce sera à la direction de l'Economie Nationale d'apprécier le relèvement des salaires rendu possible par l'accroissement moyen du rendement et par l'augmentation de la production.

On entrera alors dans la troisième période; celle de l'économie de paix. Mais il faudra prendre garde aux deux grands périls du chômage et de la surproduction, encore présents à toutes les mémoires. Il faudra envisager une réduction de la journée de travail et réserver pour cette période les grands travaux d'équipement national qui succéderont aux travaux de reconstruction de la période précédente. Répétons qu'une crise profonde ne sera évitée que si les masses disposent à ce moment des moyens suffisants pour soutenir par leurs achats une offre très abondante, d'où l'importance de la politique des salaires dans les années précédentes.

En conclusion, nous avons bien des raisons d'optimisme, à condition que l'économie française ait une tête, une organisation et une discipline, ainsi que des vues d'avenir avec, pour objectif essentiel, un équilibre économique de paix basé sur une juste répartition des revenus. Mais, ce n'est pas du seul changement de ses conditions de vie que le monde ouvrier attend la fin de sa condition prolétarienne. C'est d'une transformation des relations même du capital et du travail à l'intérieur et à l'extérieur de l'entreprise.

(1) Voir : Pierre Bigo, Politique des Salaires et Equilibre Economique. « Les Problèmes de l'heure », Action Populaire.



U

R

S

S



# LEUR CUEILLIE SUR LA COLLINE

C'est le 21 janvier 1923 que mourut **LENINE**, à l'âge de 53 ans. L'U.R.S.S. tout entière fut en deuil et c'est cette lamentation de tout un peuple qui s'exhale dans ce chœur à trois voix, où se mêle à une tendre vénération pour le mort, ce sentiment si caractéristique de la vieille Russie, un cri de confiance dans les destins futurs de la Russie moderne.

Fleur cueillie sur la colline,  
Ton parfum s'en va-t-au vent  
Il est mort l'ami Lenine  
Mais son nom reste vivant,  
Ah! quel regret! (bis)

Par le froid et la famine,  
Il conquiert notre bonheur  
Il est mort l'ami Lenine  
Mais il vit dans notre cœur,  
Ah! quel regret! (bis)

Doucement ami Lenine,  
Doucement tu t'en allas  
Le pays va vers les cîmes  
Mais Lenine n'est plus là,  
Ah! quel regret! (bis)

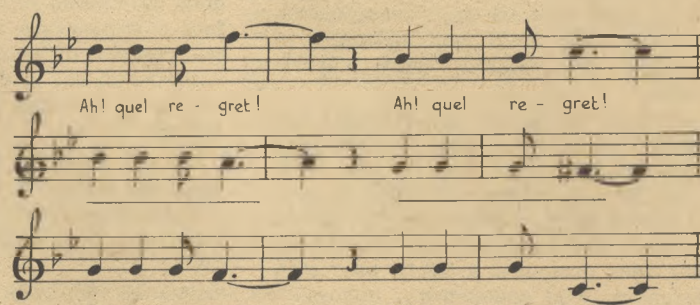
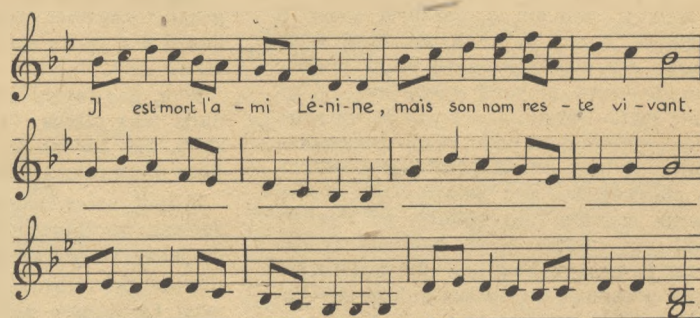
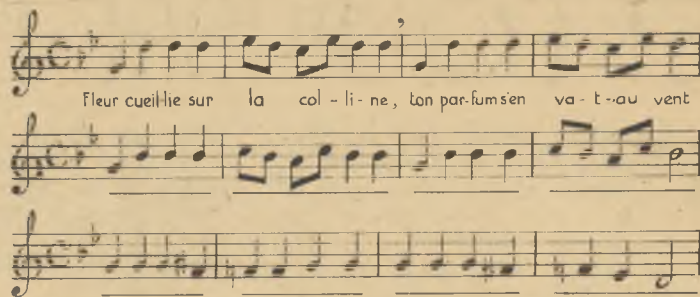






Photo A. G. I. P.

COMMENT

# STALINE

LIBÉRA LA RUSSIE  
DE L'EMPRISE  
ALLEMANDE

ET PRÉPARA

LA VICTOIRE  
DE SES ARMES

*Par René Vallet*

En effet, quand Bismark, inquiet du relèvement rapide de la France, après la guerre de 1870, voulut parachever notre défaite, la Russie s'y opposa. Elle avait compris le danger qu'eût présenté pour elle, comme pour les autres peuples slaves et pour l'Europe entière, le développement excessif de la puissance allemande qui eût abouti, en fait, à une hégémonie sur le continent.

Le péril commun — que certains hommes politiques anglais avaient également perçu à l'époque — avait rapproché les deux nations. Au cours des années qui suivirent, la diplomatie française s'employa à établir des relations de plus en plus confiantes et cordiales entre Paris et Saint-Petersbourg. Elle trouva chez ses partenaires une atmosphère favorable et les efforts réciproques aboutirent, à la fin du siècle dernier, à la conclusion de l'alliance franco-russe qui fut accueillie, en France, avec un enthousiasme sans égal.

Complété par l'Entente Cordiale avec la Grande-Bretagne, cet instrument diplomatique permettait, selon la formule classique, de rétablir l'équilibre européen en face de la Triple Alliance italo-austro-allemande. A vrai dire, la guerre russo-japonaise avait affaibli notre alliée et Guillaume II, qui avait vu naturellement d'un bon œil ce conflit lointain et exténuant, en avait profité pour gagner du terrain en Europe sur le plan diplomatique et pour renforcer ses positions en Russie sur le plan intérieur.

**L**ES étrangers qui connurent la Russie d'avant 1914 furent tous frappés par la place considérable tenue par les éléments allemands aussi bien dans les principaux postes de l'Etat et dans l'armée que dans le monde de la finance, de l'industrie et du commerce.

Cette infiltration datait de l'avènement au trône d'Alexandre II. Le nouvel empereur, dont les tendances étaient plutôt libérales, songeait à de grandes réformes dont la Russie avait un besoin urgent. Pour les réaliser, il devait faire appel à des hommes cultivés et à des techniciens expérimentés. Il aurait pu les chercher en France et en Angleterre. Il préféra les prendre en Allemagne, pour des raisons de voisinage immédiat et surtout parce qu'il ne pardonnait pas aux Français et aux Anglais de s'être alliés

aux Turcs pour mener la guerre de Crimée.

Ce ressentiment — qui constituait une lourde faute politique — dura longtemps. Il fut réveillé, de nouveau, en 1863, quand Napoléon III et la reine Victoria protestèrent contre la répression sanglante du soulèvement de la Pologne. « La Russie, répondit Alexandre II, ne permettra aucune ingérence dans les affaires qui ne concernent qu'elle-même ».

La rancune impériale envers la France explique, en grande partie, que le tsar ait laissé écraser notre pays en 1870.

Toutefois, quelques années plus tard, rencontrant en Angleterre l'impératrice Eugénie, celle-ci lui demanda : « Pourquoi avez-vous permis cela ? ». Alexandre II répondit : « Madame, je ne le permettrai plus... ».





Les crises qui troublèrent le continent au cours des années qui précédèrent la guerre de 1914 sont encore présentes à toutes les mémoires. Tantôt l'Allemagne agissait elle-même, tantôt elle poussait en avant l'Autriche-Hongrie, son « brillant second ». L'incident des déserteurs de Casablanca, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, « le coup d'Agadir », l'attentat de Serajevo, marquèrent autant d'étapes sur la route de la guerre. Pendant cette période, la Wilhelmstrasse s'était efforcée, à diverses reprises, de dissocier l'alliance franco-russe. Elle n'y avait pas réussi, malgré l'aide de puissants éléments germanophiles installés à des postes importants dans tout l'appareil gouvernemental russe et à la Cour même.

En effet, Alexandre II avait rempli d'Allemands tous les ministères russes et toutes les grandes administrations. Alexandre III fit de même, car il se méfiait de l'Angleterre libérale et de la France républicaine. Le comte de Witte, son ministre favori et permanent, était en contact ininterrompu avec les principaux conseillers de Guillaume II.

Les Allemands établis à Saint-Petersbourg et en province finirent pas s'acclimater et, dans de nombreux cas, par « se russifier ». Toutefois, la plupart avaient gardé leur religion protestante et leur profond attachement à l'Allemagne.

Sous Nicolas II, l'atmosphère s'était quelque peu modifiée grâce surtout à l'énergique campagne anti-allemande inaugurée par le grand quotidien « *Novoye Vremya* ». L'empereur, grand admirateur de Souvorine, propriétaire du journal, ne s'opposait pas à cette campagne parfois très violente. Il ne faisait rien, cependant, qui fût de nature à gêner le rôle prépondérant que les Allemands jouaient toujours dans les hautes sphères de la capitale.

C'est ainsi, par exemple, que dans un département du Ministère des Finances qui comptait en 1910 une centaine de fonctionnaires, un seul d'entre eux portait un nom russe. Tous les autres étaient allemands ou d'origine germanique.

L'un des ambassadeurs de Russie à Paris avant la guerre de 1914 était le baron von Mohrenheim, à Londres, c'était le comte von Benckendorf... La plupart des conseillers et des attachés étaient allemands.

Jamais un préfet de police à Saint-Petersbourg, poste d'importance primordiale, n'a porté un nom russe. Pendant les règnes d'Alexandre III et de Nicolas II se succédèrent : Groesser, von der Launitz, von Kleigels. Un grand nombre de généraux, comme von Rennenkampf, von Herschmann, pour ne citer que deux gouverneurs généraux qui s'étaient rendus célèbres par la répression brutale des troubles de 1906, étaient Allemands. Le président du Conseil en 1916-1917 s'appelait von Stuermer ! Il se contenta de laisser tomber la particule.

Et voici un fait caractéristique : En pleine guerre, en 1915 et 1916, un correspondant du « *Novoye Vremya* » en Perse avait envoyé à son journal des articles sur les menées allemandes à Téhéran et à Ispahan, extrêmement dangereuses pour les Alliés. Ce correspondant était en même temps fonctionnaire du Ministère des Finances Impérial de Russie. Von Klemm, directeur de la Section des Affaires Asiatiques au Ministère des Affaires Etrangères russe, avisa alors le correspondant que s'il ne cessait pas immédiatement son activité « contraire à la politique étrangère russe », il le ferait expulser du Ministère des Finances et même de Perse. Mais le fonctionnaire tint tête à la menace grâce à la protection du « *Novoye Vremya* » et von Klemm dut, par prudence, abandonner la particule « von ».

Et le « *Novoye Vremya* » publiait peu après une petite note ainsi conçue : « Von Etter, ministre, Von Bach, premier conseiller, Baron Von Taube, deuxième conseiller, Von Stritter, consul général, Von Hildebrand, secrétaire général, Von Wiedemann, conseiller financier... »

« Personnel d'une Légation du Reich ? Mais non ! celui d'une Légation Impériale de Russie ! Celle de Perse ».

Avec une telle infiltration, une telle corruption, la guerre de 1914 s'engagea évidemment, pour la Russie, dans de mauvaises conditions. Toutefois, l'entrée des troupes russes en Prusse orientale, dès les premières semaines, maintint sur ce front plusieurs corps d'armée allemands, dont l'absence aidait le redressement français après Charleroi et permit de repousser les Allemands sur la Marne. Mais, quelques jours plus tard, Rennenkampf laissait écraser Samsonof à Tannenberg... Ce n'était que le début des trahisons. Pendant toute la guerre, les agents allemands jouèrent leur rôle en Russie, du plus petit au plus grand. Ils présentaient la France comme une nation révolutionnaire dont le contact était dangereux pour l'autocratie. Ils sabotaient l'organisation militaire et stérilisaient, en le privant des moyens de les poursuivre, les victorieuses offensives de Broussiloff. Dans l'armée, beaucoup de généraux étaient corrompus. Et l'on vit, un jour, en 1916, à la présidence du Conseil, Sturmer, créature de Raspoutine qui, violant des engagements solennels, s'abstint de porter secours à la Roumanie. Les exemples sont innombrables. Il y eut, à la fin de tels scandales que le plus éclatant, celui de Raspoutine, amena la conjuration de quelques patriotes d'ailleurs de diverses tendances. Le meurtre du moine sadique fut le prélude de la chute des Romanoff, comme « l'affaire du Collier » avait marqué le crépuscule de la dynastie française. Mais les événements se succédèrent à une cadence plus accélérée à Moscou qu'à Paris.

Après l'abdication de Nicolas II, la régence était morte





avant que de naître. Kerensky, dictateur verbal, ne dura que quelques mois et les journées d'octobre 1917 virent le triomphe de Lenine.

De prodigieux remous secouèrent la Russie. Sans une défaillance, les nouveaux dirigeants firent face à de gigantesques problèmes. A l'extérieur d'abord, ils proposèrent aux alliés de continuer la lutte à leurs côtés. De multiples intrigues politiques, qui appartiennent maintenant à l'Histoire, firent repousser leur offre qu'une propagande intéressée présentait comme une défection. La paix de Brest-Litovsk fut une paix imposée. Plus tard, quatorze puissances luttèrent contre les Soviets sans leur déclarer la guerre et cette situation se prolongea pendant quatre ans.

A l'intérieur, durant cette période, les Soviets étaient aux prises avec la guerre civile. Successivement, Koltchak, Denikine, Wrangel, agents de l'étranger, s'effondrèrent. Le patriotisme russe se cristallisait rapidement autour de l'Etoile Rouge.

A partir de 1921, l'U.R.S.S. entre dans une ère de reconstruction. Depuis 1918, elle s'était détournée de l'Europe — et pour cause ! — pour porter son activité vers l'Orient.

A cette époque, l'Allemagne n'est pas encore redevenue puissante. Ses dirigeants, s'inspirant des recommandations de Bismark, regardent vers Moscou. En 1922, le traité germano-soviétique de Rapallo est conclu. Mais bientôt, la propagande hitlérienne se développe en Allemagne. Le Troisième Reich est en gestation. Dans les autres pays occidentaux, les guides de l'opinion sont dupes ou complices de cette propagande qui part en guerre contre « les dangers du bolchevisme ». Rares sont les hommes politiques clairvoyants en France et ailleurs. Plus rares encore, les hommes d'Etat comme Herriot.

Et pourtant, en 1928, apparaît en U.R.S.S. le premier plan quinquennal dont Ivanovsky est le rapporteur et, dès lors, les réussites économiques élèvent le standard de vie de la population.

Mais, à l'intérieur de la Russie, où le génie de Staline s'affirme chaque jour davantage dans tous les domaines, l'action néfaste de l'Allemagne se manifeste sans relâche pour corrompre les esprits, discréditer le régime, briser l'essor économique. Comme sous le tsarisme, ses agents s'infiltrèrent partout et ils ne sont pas moins dangereux.

Staline, heureusement, ne se laisse pas abuser. Les données du problème lui apparaissent aussi clairement sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. Il s'agit en somme, à l'intérieur, de procéder à une vaste et longue épuration en mettant le pays en état de défense contre une agression nazie inéluctable. Pour cela il faut pratiquement une politique extérieure extrêmement souple et qui permette de gagner tout le temps nécessaire.

Mais à l'étranger, précisément, la propagande ne désarme pas. Tous les mensonges sont bons et l'on peut dire que la Russie fut le pays le plus calomnié du monde. Au début, on construit et on diffuse les légendes les plus absurdes : famine anthropophagie, torture, destruction de la famille, persécution. Plus tard, au contraire, on dénonce « l'embourgeoisement » des Soviets et l'on présente le stakhanovisme, par exemple, comme un produit d'essence capitaliste.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que l'antisoviétisme est une création allemande. Il avait pour but — les événements l'ont démontré — d'empêcher la Russie de s'entendre avec les nations occidentales. Grâce aux stipendiés de l'Allemagne et à l'aveuglement de certains milieux, la campagne porta ses fruits en France comme ailleurs.

Et pourtant, le voyageur occidental qui visitait l'U.R.S.S. en 1934 ou 1935 était frappé par l'ampleur de l'œuvre entreprise par les Soviets dans tous les domaines ainsi que par le caractère spécifiquement russe de cet effort. Les dirigeants avaient donné au peuple une conscience nouvelle et aux travailleurs le sentiment de leur dignité et de leur responsabilité à l'égard de la nation. La négligence, le laisser-aller, la nonchalance, qui constituaient les plaies de l'ancien régime, disparaissaient rapidement. La jeunesse était l'objet de soins attentifs ; la femme était émancipée, l'ouvrier encouragé comme ses chefs le paysan comprenait la nécessité des « kolkhozes » dans un pays aux immenses espaces.

Comme en serre chaude, le peuple russe arrivait promptement à maturité. Rien n'était négligé pour parfaire son éducation et son instruction. Les journaux, les livres, les postes de radio, étaient diffusés largement. A la sortie de l'usine, les ouvriers se rendaient, pendant la belle saison, dans les « parcs de culture » où ils se délassaient, mais où ils trouvaient aussi des ingénieurs qui leur expliquaient, en plein air, devant des modèles réduits, le fonctionnement d'un avion, d'un sous-marin, d'une auto ou de toute autre machine. Il suffisait de voir leurs visages attentifs et d'écouter les questions posées pour se rendre compte de leur désir de s'instruire. Il était aisé de voir là une manifestation collective et, de même tous les aspects de la vie en U.R.S.S. portaient cette marque de l'effort commun tendu vers le perfectionnement des techniques et vers l'amélioration des conditions existantes dans tous les domaines.

Cela, c'était l'œuvre de libération et de régénération intellectuelle, voulue par les Soviets, imposée d'abord par Lénine et magnifiquement développée par Staline. Il n'était plus besoin d'aller prendre des leçons à l'étranger. Tout le monde voulait s'instruire, mais l'intelligence et les qualités du cœur sont assez répandues chez ce grand peuple pour que





A CHAQUE NOUVELLE VICTOIRE MOSCOU S'ILLUMINE ET LE CANON TONNE POUR SALUER L'ARMÉE ROUGE QUI LIBÈRE LE SOL DE LA PATRIE

l'on ait pu y trouver sans peine les professeurs nécessaires et le dévouement.

La culture brisait les chaînes de l'individu. L'âme russe jaillissait des sources populaires. L'influence allemande s'estompait rapidement. Mais le péril nazi s'accroissait depuis 1933, date de l'avènement d'Hitler au pouvoir.

Dans un récent article du « Figaro », M. Wladimir d'Ormesson soulignait avec raison que Staline fut sans doute le seul homme d'Etat qui eût lu *Mein Kampf* et pris au sérieux le programme qui s'y trouve développé : obtenir l'alliance de l'Italie fasciste et la neutralité de l'Angleterre, écraser la France et ensuite créer par la force un empire allant de la Baltique à la mer Noire.

Aussitôt, Staline, jusque-là tourné vers l'Orient, modifia sa politique et s'infléchit vers l'Europe. L'U.R.S.S. entra à la Société des Nations et défendit ardemment le principe de la sécurité collective. Elle avait vu le péril, alors que les nations occidentales tergiversaient et faisaient inconsciemment le jeu de leur pire ennemi. Mieux, elle tenta de se rapprocher étroitement de la France, tant il est vrai — et cela n'a pas échappé à M. d'Ormesson — que « dès que le danger allemand se précise, une loi plus stable que les doctrines qui passent, pousse l'une vers l'autre les deux puissances, quelles que soient les formes politiques qu'elles revêtent ».

En France, hélas, la politique intérieure réagissait sur la politique extérieure et l'on accusait vite de « bolchevisme » ceux qui y voyaient clair... La propagande allemande donnait à plein. Alors que notre gouvernement avait accepté le 7 mars 1936 la remilitarisation de la Rhénanie, cette même propagande allemande nous conduisit à Munich en 1938.

Dès lors, Staline, qui savait que les desseins du Führer concernant l'U.R.S.S. n'avaient pas changé, modifia une fois encore sa politique ! Tandis qu'à l'intérieur, il prenait des mesures extraordinaires et soigneusement dissimulées pour se préparer à une guerre jugée inévitable, à l'extérieur il se rapprochait de l'Allemagne. Il fallait encore gagner du temps.

L'industrie de guerre recevait une prodigieuse impulsion. Des usines puissantes s'installaient de plus en plus loin vers l'est. L'armée subissait un entraînement intensif.

Dans cette armée, les Allemands conservaient d'importants appuis. Beaucoup de généraux et d'officiers supérieurs admiraient les méthodes germaniques ; beaucoup d'entre eux eux aussi étaient gagnés à la cause allemande pour des raisons diverses. La propagande du Troisième Reich ne s'était pas exercée qu'à l'Occident... Il fallait en finir, une fois pour toutes avec le mal qui rongait la Russie depuis l'ancien régime et qui, une fois de plus, menaçait son existence même.

Ce furent alors les procès de Moscou et l'exécution du maréchal Toukhatchowsky et de nombreux officiers. A ce

moment, dans les pays occidentaux, l'indignation fut à son comble dans une certaine presse où l'on évitait soigneusement de souligner que les condamnés, militaires ou civils, étaient presque tous des agents de l'Allemagne. Par contre, cette presse s'efforçait de faire croire que ces exécutions avaient désorganisé l'armée russe, que les condamnés étaient les meilleurs officiers et qu'ils n'avaient été sacrifiés que pour leurs opinions politiques hostiles au régime soviétique.

Rien toutefois ne pouvait détourner Staline de la tâche qu'il avait entreprise. Patiemment, avec une énergie farouche, avec une clairvoyance jamais en défaut, il purifia totalement son pays de l'influence allemande en éliminant les éléments qui eussent pu, à un degré quelconque, compromettre son œuvre de rénovation.

Puis il continua à gagner du temps... « Le génie est une longue patience ». Staline est patient et silencieux. Il avait prévu le drame mondial. Aujourd'hui, il triomphe. Ses victoires s'inscrivent sur les champs de bataille, comme sur le terrain diplomatique, avec la précision de larges dessins tracés d'une main sûre, au service d'une pensée qui n'hésite pas.

René VALLET.

## DÉCEMBRE 1942

### Moscou fait le bilan de l'expérience fédéraliste

« ...Le régime fédéraliste soviétique a comblé de bienfaits tous les peuples de l'U.R.S.S. Il leur a non seulement garanti l'égalité politique et juridique, mais il a créé la base matérielle permettant de réaliser pratiquement l'égalité entre ces peuples.

« Nombreux sont les peuples et tribus qui, au sein de la Fédération soviétique, se sont formés en Etats nationaux et constitués en nations. Des peuples autrefois opprimés et retardataires au point de vue de leur économie ont fait un immense pas en avant dans la voie de leur prospérité. A la faveur de l'essor économique des Républiques et régions nationales, les peuples ont atteint un niveau élevé de bien-être matériel et de culture.

« Les valeurs culturelles des peuples de Russie, qui se sont multipliées pendant les années de pouvoir soviétique, sont devenues le patrimoine du peuple entier. Il n'est pas une seule nationalité en Union soviétique qui ne possède aujourd'hui ses propres cadres d'intellectuels.

« L'industrialisation et la collectivisation de l'agriculture ont permis de créer dans les Républiques d'importants foyers d'industrie, de former des cadres nationaux de main-d'œuvre transformant du même coup la physionomie de la campagne.

« La structure sociale de la société soviétique a subi de profondes modifications. Le système socialiste soviétique est devenu la base vitale indispensable pour l'existence aisée et cultivée des peuples de l'U.R.S.S. ».

(Extraits du discours du Président Kaïnine à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de la formation de l'U.R.S.S. en décembre 1942).

#### 2 FEVRIER 1944 — MODIFICATIONS APPORTEES A LA CONSTITUTION QUANT A LA REPRESENTATION A L'ETRANGER DES SEIZE REPUBLIQUES SOVIETIQUES SOCIALISTES.

Les modifications font l'objet de deux lois.

La première porte : « Les Républiques de l'Union organiseront des formations militaires des dites Républiques ».

La seconde établit que « Les Républiques de l'Union peuvent entrer en relations directes avec les Etats étrangers et conclure les accords avec ces Etats ».

#### ORGANISATION DES ARMEES DES REPUBLIQUES SOVIETIQUES.

L'une des principales dispositions de la Constitution de 1936 était celle de l'article 14 qui définissait l'Union Soviétique un « Etat fédéraliste » et énumérait les vingt-quatre principales activités de l'Etat dirigées par l'Autorité Centrale. La nouvelle loi militaire ajoute à l'énumération des pouvoirs de l'Autorité Centrale « Section 14 g » : « L'organisation de la défense de l'U.R.S.S., la direction de toutes les forces armées de l'U.R.S.S. et l'établissement des principes directeurs des formations militaires dans les Républiques de l'Union ».

Les nouveaux droits des Républiques résultent de deux autres additions à la Constitution :

Un nouvel article 18 b) « Chaque République de l'Union a ses formations militaires républicaines » ; et une nouvelle sous-section 60 c) donnant aux Soviets Suprêmes républicains le droit « d'établir la procédure de la création de formations militaires des Républiques de l'Union ».

La nouvelle loi militaire transforme le Commissariat du Peuple à la Défense de Commissariat pour toute l'Union en Commissariat de l'Union des Républiques (1). De ces additions et modifications complexes se dégage une idée claire : chaque république aura ses propres régiments qui demeureront sous le contrôle général et le commandement de l'Autorité Centrale.

#### RELATIONS DES REPUBLIQUES AVEC LES ETATS ETRANGERS

La loi traitant de ces relations commence par une addition à la Section 14 Sous-Section a). L'Autorité Centrale a de nouveaux pouvoirs en vue de : « La représentation de l'Union en ce qui concerne les relations internationales, et la conclusion et la ratification des traités avec d'autres Etats, et l'établissement des directives générales concernant les relations des Républiques de l'Union et les Etats étrangers ».

Un nouvel article 18 a) est inséré dans la Constitution « Chacune des Républiques de l'Union est autorisée à entretenir les relations directes avec les Etats étrangers, à échanger avec ces Etats des représentants diplomatiques et consulaires ».

« ...Le Commissariat du Peuple aux Affaires étrangères pour toute l'Union se transforme en Commissariat de l'Union des Républiques ».





## INFORMATIONS MILITAIRES

*Avec ceux de la Division Alpine...*





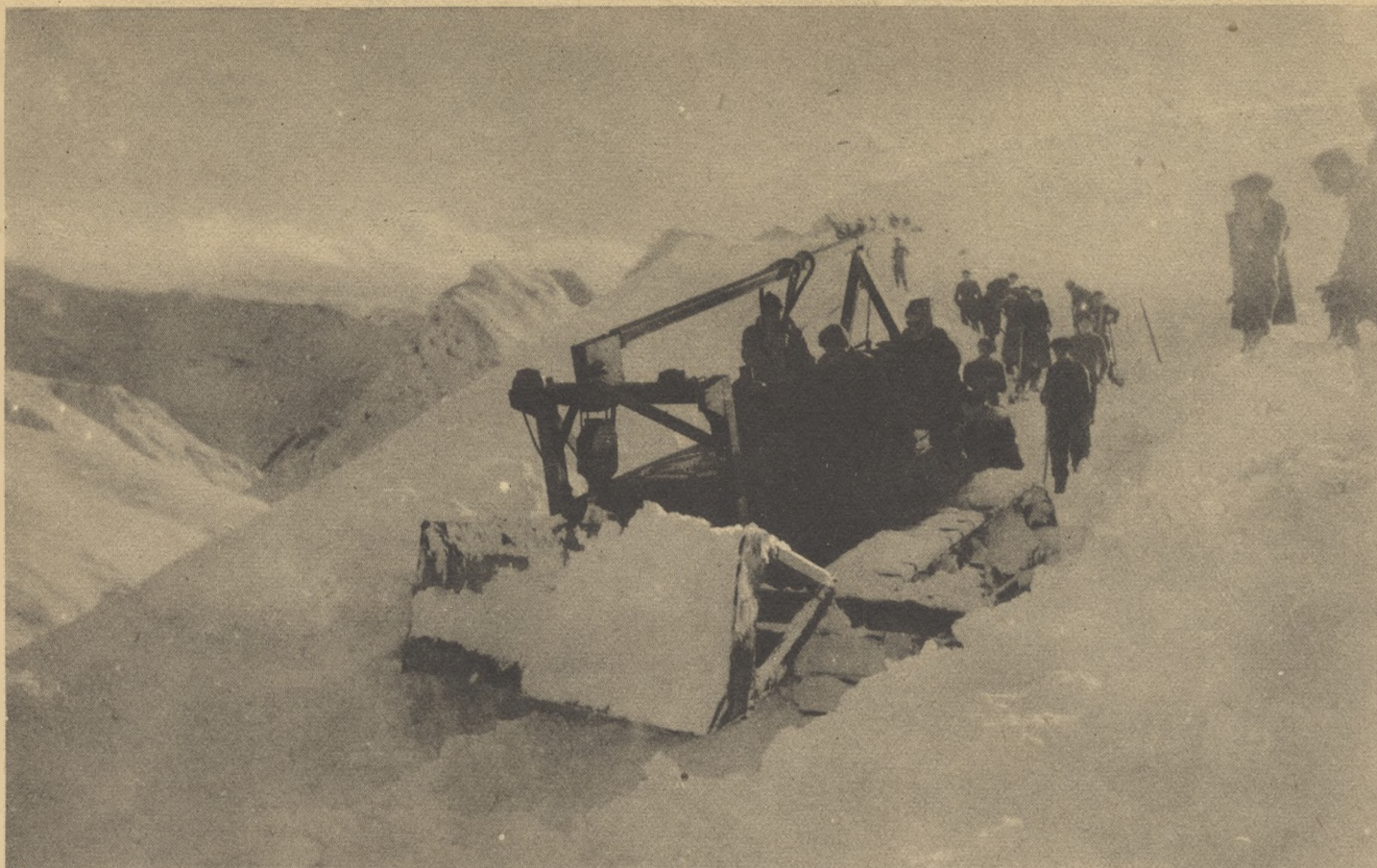
SUR LA FRONTIÈRE DES ALPES, LA PATROUILLE DE RECONNAISSANCE HABILEMENT CAMOUFLÉE S'APPROCHE DES LIGNES ENNEMIES SANS ÊTRE REPÉRÉE.

LA PAROLE N'EST PAS TOUJOURS AU FUSIL-MITRAILLEUR, SOUVENT LA GROSSE VOIX DE L'ARTILLERIE VIENT TRANCHER LES DISCUSSIONS TROP VIVES QU'ÉCHANGENT LES ARMES AUTOMATIQUES.



A V E C   C E U X   D E   L A





LA ROUTE S'EST CACHEE SOUS UN EPAIS MANTEAU DE NEIGE.  
LE CHASSE-NEIGE EST OBLIGÉ D'INTERVENIR POUR DÉBLAYER  
LES VOIES DE COMMUNICATION...

MALGRE CELA LE RAVITAILLEMENT EST SOUVENT EN DIFFI-  
CULTÉ ET C'EST DANS CES MOMENTS QUE L'ON ESTIME A SA  
JUSTE VALEUR L'ESPRIT D'INITIATIVE ET L'ENDURANCE DES  
SOLDATS DE LA DIVISION ALPINE.



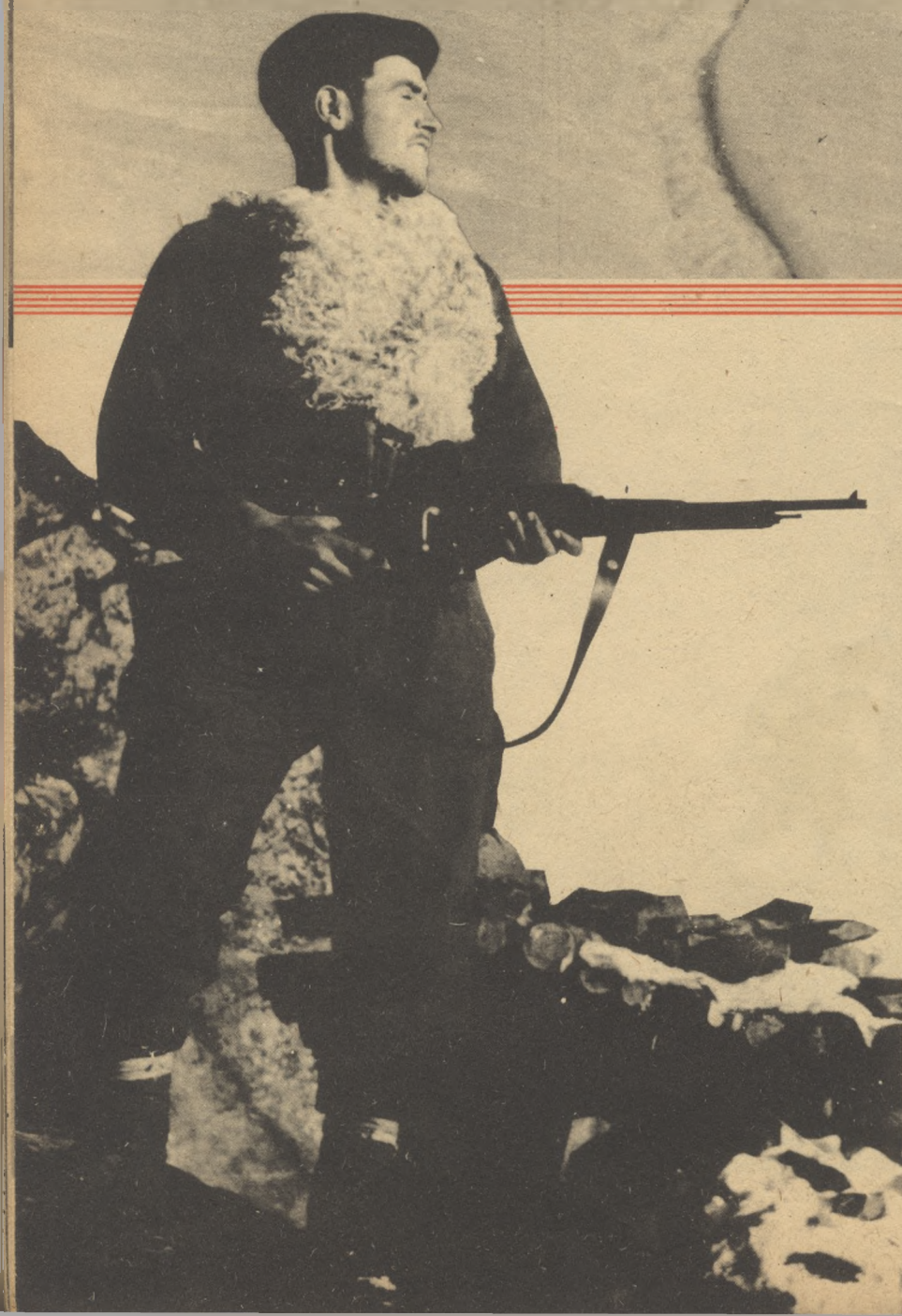
D I V I S I O N   A L P I N E



SKIEURS EN PATROUILLE, SENTINELLE SUR LE ROCHER, FUSIL-MITRAILLEUR  
EN EMBUSCADE DANS LES BOIS... LA GARDE EST MONTÉE SUR LES ALPES



Photo S. C. A.  
correspondant  
CADIN



HABILLÉS DE BLANC, COUCHÉS DANS LA NEIGE, NOS SOLDATS SE CONFONDENT  
AVEC LE PAYSAGE.



# AVEC CEUX DE LA DIVISION ALPINE

## FRONT DES ALPES.

« Allez les gars... debout, c'est l'heure. Habillez-vous vite. On part dans 20 minutes... »

On a beau avoir été prévenu la veille, avoir tout préparé, s'être familiarisé avec l'idée de cette expédition — pour laquelle tous les hommes sont volontaires — il n'en est pas moins dur de se lever à 3 h. 1/2 du matin par une nuit glaciale de janvier à 2.000 mètres d'altitude.

La grange qui abrite la section de l'Aspirant P... n'est certes pas très confortable mais du moins il y fait chaud, aussi la perspective de marcher pendant huit heures doit trois de nuit, n'est pas très encourageante.

Seulement, quand l'objectif sera atteint — à plus de 3.000 mètres — qu'est-ce que le boche va prendre ! Cette idée-là secoue les hommes et vingt minutes après ils sont tous là, fins-prêts, au lieu de rassemblement. Les skis sont chaussés. Le froid fait adhérer aux mains dégantées l'acier des fixations. Il gèle très fort, la nuit est claire mais sans lune.

Six hommes amènent un traîneau sur lequel ils chargent un mortier et des obus. Plus loin, sur un autre traîneau plus petit, on fixe une mitrailleuse et des caisses de cartouches.

La neige est damée sur le chemin, les peaux de phoques « cramponnent » et à l'heure prévue les 40 gars de cette forte patrouille s'en vont en une longue

colonne de fantômes blancs qui se confondent avec le pâle reflet de la neige et s'évanouissent rapidement dans la nuit.

## SKIEURS ET ALPINISTES.

Le jour est venu. Le froid s'est fait plus âpre et plus mordant. La plus haute cime de la vallée s'est colorée de mauve, est devenue rose puis rouge, et le soleil est arrivé. Dans le fond du vallon la colonne marche toujours. Tout est blanc : hommes, skis, bâtons, traîneaux, armes. Il faut, si l'on ignore leur existence, une attention extrême ou un coup du hasard pour les découvrir.

A 10 heures, l'Aspirant P... ordonne une halte : la marche d'approche est terminée, on est à pied-d'œuvre et l'escalade va commencer.

Un énorme rocher bouche la vallée : la Grande B... dont le sommet dépasse 3.000 mètres. C'est là-haut qu'il s'agit d'aller et de hisser la mitrailleuse, tandis que le mortier et ses servants s'arrêteront à un col plus bas. Chaque groupe emporte un appareil de radio pour établir une liaison constante. Les traîneaux sont abandonnés et les hommes se chargent des pièces. C'est un poids de 20 ou 25 k'logs que certains devront monter jusque là-haut...

Pour éviter toute surprise les cols voisins et les points de passage sont occupés par les fusils-mitrailleurs. Le chef

de patrouille et une dizaine d'éclaireurs encordés se lancent à l'assaut de la cime, emportant la mitrailleuse. Les cordées s'engagent dans le rocher puis dans les couloirs de glace où il faut, pour passer, tailler des marches avec le piolet. A midi, le sommet est atteint et la mitrailleuse aussitôt installée. La ligne frontière est immédiatement en dessous. A l'œil nu, gardant le col de R..., on distingue des tranchées allemandes et plus loin on devine les baraquements du poste.

## LA Foudre QUI TOMBE DU CIEL...

A peine installé, un des observateurs pousse une exclamation : à 400 mètres plus bas, sur la route qui dessert les positions ennemies, il a aperçu un convoi muletier qui monte du ravitaillement. Les conducteurs et les hommes de l'escorte, au nombre d'une trentaine, cheminent tranquillement. Ils ont « tombé la veste » et bavardent entre eux en toute quiétude. Soudain la foudre s'abat sur eux. La mitrailleuse est entrée en action et tire à plein régime. Une pluie de balles tombe sur les Allemands qui fuient affolés, se mettent à l'abri. Une dizaine des leurs sont restés sur place, ainsi que des mulets.

Frappés de stupeur et incapables de discerner d'où viennent les coups, ils se « planquent » pour laisser passer l'orage puis essaient de sortir de leurs trous pour regrouper leurs bêtes qui s'étaient

TOUT EST BLANC... ET IL N'EST PAS COMMODE DE REPÉRER L'ENNEMI







L'AUXILIAIRE INDISPENSABLE, LE CHIEN, EST HARNACHÉ



Photos S. C. A.

LA MARCHÉ D'APPROCHE DANS LA FORÊT

Correspondant CADIN

enfuites en débandade et ramasser leurs morts.

Mais dès que l'un se montre, les balles l'encadrent. Alors, ils ne réagissent plus. A ce moment, réglé par radio, un tir de mortier tombe sur les tranchées du col et sur le poste d'où sortaient de nombreux Allemands alertés par le tir de la mitrailleuse.

Pour ceux de chez nous, la mission est terminée. Le coup de main a réussi au delà de tous les espoirs. L'ennemi se souviendra longtemps de cette alerte d'autant plus qu'il n'a pu déceler l'origine des tirs qui lui tombaient dessus.

Les pièces rapidement démontées, nos éclaireurs du sommet, après une descente en rappel de corde rejoignent rapidement le gros de la patrouille, au bas de la Grande B...

De là au P.C., ce fut dans une poudreuse neige excellente une descente agréable et sans histoire.

Patrouille de nuit à 20 mètres des boches...

### FRONT DES ALPES.

Au P.C. de la Demi-Brigade on avait exprimé le désir de savoir si tel col frontière, à 2.600 mètres d'altitude, était tenu par les Allemands ou des Italiens.

Le Col ... se trouve dans le secteur du N° Bataillon de Chasseurs Alpins, dont la Section d'Eclaireurs-Skieurs se vit confier cette délicate mission. L'Adjudant-Chef B... commandait la patrouille. Il choisit pour l'accompagner quelques skieurs parmi les meilleurs, presque tous des Grenoblois, dont les noms ont figuré maintes fois en bonne place sur les palmarès des grandes compétitions de skis.

Départ à minuit. La colonne progresse rapidement sans bruit, quasi invisible, au

fond de la vallée et atteint, après trois heures de marche, le bas des pentes qui mènent au col en haut desquelles sont des tranchées ennemies.

Jusqu'ici c'était une simple promenade de tout repos. Ici le danger commence. On enlève les peaux de phoque pour pouvoir, le cas échéant, effectuer une retraite rapide... Mais la lune est encore là qui éclaire trop crûment les champs de neige. Il faut attendre son coucher. Silencieusement, les hommes se dissimulent dans la neige, leur volonté tendue pour résister à l'engourdissement fatal du froid.

### A 20 MÈTRES DES BOCHES.

L'ombre protectrice est enfin revenue. Un geste du chef, et la patrouille se met en marche dans la formation prévue. L'Adjudant-Chef B... part le premier ; pendant une pause il a étudié le terrain pour profiter au maximum des plus faibles dépressions. Les hommes suivent. Dans leurs survêtements blancs, ils sont pratiquement invisibles, mais le plus léger bruit se répercutant dans le silence absolu de la nuit, leur serait fatal.

La montée continue lentement, sans faux-pas, sans une erreur. Soudain, après une dernière bosse, on voit le col. Il est là, à moins de 100 mètres, se détachant sur l'horizon plus clair du ciel.

Deux groupes armés de fusils-mitrailleurs vont se mettre en batterie sur les crêtes environnantes, tandis que deux volontaires vont s'approcher le plus possible des tranchées.

L'ennemi n'est pas alerté. Rien n'est venu déceler la présence des Français. Mètre par mètre les deux éclaireurs progressent vers le col. Ils en sont tout près, 20 mètres..., 15 mètres, quand ils voient bouger quelque chose. Il devient presque impossible d'aller plus loin sans se faire repérer.

Soudain, en face, l'alerte est donnée. Des commandements retentissent en allemand. Nos deux hommes entendent le cliquetis des armes automatiques. Alors, pour prendre congé ils balancent chacun une grenade dans la tranchée, font demi-tour et foncent dans la descente sous une grêle de balles traceuses qui zèbrent la nuit de leurs trajectoires lumineuses. Nos F.M. ripostent rageusement, puis décrochent l'un après l'autre.

A ce moment, l'Adjudant-Chef donne l'ordre de lancer une fusée. A ce signal les mortiers doivent tirer d'en bas sur les positions allemandes. La fusée part en sifflant, mais que se passe-t-il ? Le signaleur est-il devenu fou ?... s'épanouit là-haut blanche, aveuglante, projetant une lumière de sunlight sur les pentes et sur les éclaireurs qui ne savent comment se dissimuler. L'angoisse et la rage les étirent ; ils vont se faire tirer comme à la cible, se faire descendre comme des lapins... ; mais non, le feu cesse soudain, car les boches ne comprenant pas, se sont eux aussi planqués au fond de leurs trous. Et avant qu'ils aient réalisé, les obus de mortier arrivent, serrés, remarquablement précis, protégeant la retraite de la patrouille qui put, à la lueur de ce feu d'artifice involontaire, regagner sans encombre l'abri de la forêt et, de là, le fond de la vallée...

Renseignements pris, il s'agissait d'une erreur impossible à parer, une fusée éclairante, mal étiquetée, se trouvait dans un lot de fusée de signalisation. Mais, malgré la température de - 20 degrés, nos gars avaient eu chaud...



# LA GUERRE PSYCHOLOGIQUE

**L**E Service de la Guerre Psychologique de l'Etat-Major des Forces Expéditionnaires Alliées est un organisme qui fonctionne depuis déjà longtemps et dont la principale attribution consiste à organiser des campagnes de propagande contre les Allemands. Dès avant le débarquement et en accord avec les directives fixées par les Services compétents des Gouvernements Britanniques et Américains, ces offensives psychologiques avaient commencé et de nombreux prospectus avaient été lancés sur les territoires ennemis ou occupés par l'ennemi.

La R.A.F. profitait alors de ses vols d'entraînement au-dessus du Reich pour arroser le territoire nazi d'une littérature que les dirigeants allemands jugeaient particulièrement dangereuse.

Depuis cette époque, les Pays occupés de l'Europe et le territoire allemand ont subi presque sans interruption cette offensive psychologique menée à la fois par la R.A.F. et par la 8<sup>e</sup> Air Force Américaine. En vérité, l'effet de ces tracts était à long terme; ils n'étaient liés à aucun objectif stratégique immédiat mais ils étaient destinés, dans le cas des Pays occupés, à renforcer le moral de la population et dans le cas de l'Allemagne à l'affaiblir au contraire, en révélant aux Allemands la vérité sur la marche des opérations, sur la puissance croissante de leurs adversaires et en leur donnant des renseignements suggestifs sur les chefs nazis.

Lorsque la campagne d'Afrique du Nord fut déclenchée en novembre 1942, le Général Eisenhower créa au sein de son Etat-Major une section spéciale qui prit la dénomination de I.N.C. (Informations, Nouvelles et Censure). Le département « Informations » de l'I.N.C. fut par la suite connu sous le nom de « Section de la Guerre psychologique ». Les débuts de cette Section furent modestes dans le domaine du lancement des tracts, mais néanmoins, alors que la Campagne de Tunisie battait son plein, elle avait déjà fait d'excellent travail en appuyant l'offensive des armes par une offensive rhorale dont les effets furent très satisfaisants.

Un officier Britannique avait redécouvert l'idée de lancer des prospectus au moyen de pièces d'artillerie. On sait que cette pratique avait été utilisée pour la première fois au cours de la guerre 1914-1918.

Simultanément, des bombardiers Wellington de la R.A.F. et des appareils de la 8<sup>e</sup> Air Force Américaine, partant de leurs bases situées en Angleterre, avaient commencé de lancer des tracts sur les lignes allemandes et italiennes, tracts destinés à agir sur le moral des troupes ennemies.

C'est à cette époque que fut utilisé pour la première fois le fameux sauf-conduit grâce auquel les soldats Allemands et Italiens qui voulaient se rendre, pouvaient se présenter aux lignes alliées avec toute la sécurité voulue. Ce sauf-conduit fut particulièrement efficace au cours des derniers jours de la bataille de Tunisie et il eut auprès des troupes italiennes un grand succès que les Arabes surent d'ailleurs exploiter en vendant ces sauf-conduits au marché noir et en réalisant ainsi de substantiels bénéfices.

La Tunisie conquise, vint le tour de l'île de Pantellaria. A l'occasion de l'attaque de cette place forte italienne, l'offensive de lancements de tracts fut soigneusement réglée d'avance; elle le fut si bien que les prospectus lancés par

l'aviation alliée permirent d'obtenir la reddition de l'île avant même que les troupes de débarquement fussent arrivées à pied d'œuvre. Puis vint l'invasion victorieuse de la Sicile, et le début de la longue remontée des troupes alliées dans la péninsule italienne. Au cours de ces opérations, les lancements de tracts furent opérés à la fois par l'artillerie et par l'aviation.

La technique de lancement par canons fut considérablement améliorée et c'est encore cette technique qui prévalait actuellement sur le front de l'Ouest, en Hollande, en France et en territoire allemand.

Pendant les mois d'hiver des années 1943-1944, le Service de la Guerre Psychologique de l'Etat-Major suprême des Forces Expéditionnaires Alliées fut entièrement réorganisé. Devant le développement pris par ce genre d'opérations, une section spéciale chargée de la rédaction et de la diffusion des tracts fut établie en liaison avec les différents quartiers généraux et les Commandements de l'artillerie et de l'aviation.

Les expériences de la guerre d'Italie; aussi bons qu'en furent les résultats, avaient cependant démontré que les méthodes employées pour la dissémination des prospectus par la voie des airs, étaient encore loin d'être absolument satisfaisantes.

Les prospectus étaient lancés par paquets liés par une simple ficelle qui se défaisait sous le souffle de l'hélice de l'avion distributeur. Une fois que la ficelle était brisée, les prospectus s'éparpillaient dans l'air et volaient jusqu'au sol. On conçoit donc que leur destination finale dépendait entièrement de l'allure à laquelle ils étaient lancés et de l'orientation du vent. La majeure partie des tracts lancés sur le théâtre d'opération méditerranéen au cours des premiers jours de la campagne, étaient transportée par des avions Wellington qui lâchaient leur cargaison à une altitude variant entre 300 et 5.000 mètres. Les équipages libéraient leurs paquets de tracts de telle façon que le vent se chargeait lui-même de la distribution sur les zones visées; par exemple, si le but à atteindre était la ville de Naples et si le vent soufflait du large, les équipages lâchaient les prospectus à quelques distances en mer afin que le vent transporte ceux-ci jusque dans la ville.

Cette méthode empirique eut souvent pour résultat,

SI LE PROSPECTUS ATTEINT L'OBJECTIF ASSIGNÉ EN TEMPS VOULU  
IL PEUT DEVENIR UN AUXILIAIRE UTILE DES BOMBES EXPLOSIVES





que la majeure partie des tracts tombaient à la mer ou dépassaient leur but, tombant dans les montagnes et les forêts inaccessibles.

Ces difficultés amenèrent la Section de la Guerre Psychologique, à étudier l'idée d'une bombe à prospectus. Le principe de cette bombe était de loger les tracts dans des récipients, de faire transporter ces récipients par des avions et les lancer exactement comme des bombes, en les faisant exploser à des altitudes déterminées d'avance, altitudes assez basses toutefois pour assurer une diffusion efficace sur toute la zone de l'objectif. Mais on ne pouvait faire exploser les récipients sans risquer d'endommager leurs précieux chargements; d'autre part la question des matériaux à employer posait un problème difficile. Plusieurs modèles de bombes à prospectus furent inventés et expérimentés mais ce n'est qu'en Avril 1944 qu'une bombe à tracts

tracts exécutées contre les troupes ennemies sont coordonnées minutieusement par des officiers de la Guerre Psychologique à l'échelon Armée et Corps d'Armée. C'est là que le lancement des prospectus par l'artillerie est effectué par les Unités de la Guerre Psychologique travaillant de concert avec l'artillerie. De même chaque groupe d'Armée possède ses officiers de Liaison Aérienne qui ont pour mission de prendre toutes dispositions avec les Commandements chargés de tel ou tel objectif tactique. Dans le but d'obtenir une large dissémination parmi les troupes ennemies et les civils, ils envoient des demandes et des indications au Service de la Guerre Psychologique de l'Etat-Major suprême des Forces Expéditionnaires Alliées indiquant les types de prospectus et les genres d'objectifs qui, à leur avis, sont susceptibles d'aider le plus à la lutte contre le moral des troupes et des civils enne-

prospectus. Mais peu de temps après les débarquements, des demandes urgentes de mission de lancements des prospectus commencèrent à affluer émanant des unités avancées qui avaient vu de leurs propres yeux les prisonniers arriver tenant serré dans la main, le morceau de papier qui leur assurait qu'ils ne seraient pas châtrés comme l'affirmaient leurs officiers. Le soldat en vint à se rendre compte que si le prospectus atteint l'objectif assigné, au moment voulu, il peut devenir un auxiliaire utile des bombes explosives.

Naturellement, le repérage précis de l'objectif et la détermination précise du moment opportun exigent des renseignements précis et des moyens de transmissions rapides entre les unités combattantes du front et la Section des prospectus stationnée au Q.G. Pour rendre son prospectus efficace, le rédacteur doit connaître avec exactitude la situation sur le champ de bataille, avoir des renseignements précis sur le moral de l'unité allemande qui doit recevoir les prospectus, et chose la plus difficile à réaliser, le cours probable de la bataille dans les deux ou trois jours qui suivent. C'est seulement s'il sait tout cela au moment où il rédige, que son prospectus peut devenir une arme de précision et avoir des résultats effectifs.

Personne ici ne désire exagérer l'effet du prospectus. Ce serait un mauvais calcul et de la mauvaise psychologie que de prétendre que si cent prisonniers arrivent en présentant des prospectus, ces cent prisonniers se sont rendus *parce que* ils avaient lu les prospectus. En fait, le lancement des prospectus est une arme d'usure à long terme contre le moral allemand. Un nazi peut très bien ramasser un laissez-passer et le mettre dans sa poche comme une curiosité, mais du moment où ce tract reste dans sa poche, il commence à produire ses effets. Simplement en le conservant, il reconnaît lui-même qu'il peut servir un jour. Et cet aveu en lui-même est le début d'un mauvais moral chez le combattant.

Chaque jour, depuis qu'a commencé l'invasion, chaque fois que nos appareils ont pu prendre leur vol, nous avons lancé un quotidien sur les troupes allemandes. Sans doute il a été lu d'abord par curiosité. Mais si le soldat allemand commence à découvrir qu'il doit compter sur nous pour avoir des nouvelles fraîches et sûres, c'est là déjà une défaite psychologique pour Hitler. Le blocus de l'esprit du soldat allemand par nos prospectus fait son œuvre aussi lentement mais aussi sûrement que le blocus économique dirigé contre l'industrie allemande.

Aujourd'hui une campagne de prospectus encore plus intense s'effectue contre l'armée allemande combattant sur le sol allemand. A cela a été ajoutée une campagne dirigée contre les civils allemands, spécialement contre ceux se trouvant à l'intérieur ou en arrière des zones de bataille. Chaque fois que les appareils de la 8<sup>e</sup> Air Force et la R.A.F. survolent l'Allemagne, ils transportent des millions de prospectus destinés aux civils allemands et aux travailleurs étrangers en Allemagne. Ces prospectus donnent non seulement les nouvelles du développement des opérations, mais aussi les instructions du Général Eisenhower aux travailleurs étrangers et des avertissements et avis détaillés aux civils allemands séjournant dans la zone des combats.



AUJOURD'HUI LA "GUERRE PSYCHOLOGIQUE" PORTE SES FRUITS ET BEAUCOUP D'ALLEMANDS VIENNENT D'EUX MÊMES SE CONSTITUER PRISONNIERS

véritablement pratique fut mise au point et utilisée par une escadrille de la 8<sup>e</sup> Air Force Américaine spécialisée dans ce genre d'opérations. Cette escadrille accomplit sa première mission dès le mois d'Octobre 1943 et depuis lors, elle a lancée plus d'un milliard de prospectus sur les troupes ennemies et sur les populations civiles en France, en Belgique, en Hollande, au Danemark et en Norvège.

Après avoir essayé différentes méthodes de lancement, un Capitaine de cette escadrille avait mis au point une bombe à prospectus faite d'un récipient de carton pressé, équipé de chaque côté d'un cordon bickford et muni d'un détonateur barométrique assez précis pour déclencher le feu et faire détonner le récipient à des altitudes variant entre 300 et 9.000 mètres.

Cette réalisation attira l'attention des services spéciaux et après y avoir apporté quelques améliorations, on commença sur-le-champ la production intensive de ces bombes.

Au sein du Service de la Guerre Psychologique, la section des Prospectus organise et coordonne toutes les activités de détail qui sont nécessaires pour s'assurer que le prospectus voulu est lâché au moment voulu sur l'objectif allemand voulu. Une petite sous-section a son bureau au Q.G. de la 8<sup>e</sup> Air Force Anglaise. Le travail de cette sous-section est intimement lié à la dissémination des tracts par la R.A.F. désignés d'avance.

Toutes les opérations de lancement des

mis. Ces demandes et ces indications sont reçues par le Service de la Guerre Psychologique et sont ensuite exécutées par les différents commandements de bombardiers moyens et lourds.

Quels sont les résultats effectifs obtenus par l'organisation compliquée que nous venons de décrire? On peut dire que la « guerre du papier » au cours de la bataille de France mérite deux éloges qui justifient son action: d'une part elle fut de plus en plus réclamée par nos propres troupes combattantes, et d'autre part elle fut de plus en plus redoutée par les Allemands. Pour commencer par le second éloge, le Service de la Guerre Psychologique a en sa possession une belle collection d'ordres allemands de Groupes d'Armées, d'Armées de Corps d'Armée et de Divisions prévoyant de vigoureuses mesures contre notre campagne des prospectus. Au fur et à mesure que la campagne progressait, les ordres saisis sur l'ennemi se faisaient de plus en plus impératifs. Ils nous fournissent au moins l'indication que nos prospectus ont atteint leur objectif et que certains d'entre eux ont accompli l'ouvrage auquel ils étaient destinés.

Tout aussi frappant est le changement d'attitude de nos propres forces combattantes. Au début les hommes étaient très sceptiques quant à l'utilité qu'il y avait à lancer des papiers au lieu de bombes explosives; de même nos pilotes préféraient les bombes au « bumph » comme ils appelaient les projectiles chargés de



# SALUT

## DE LA DIVISION MAROCAINE A LA XIV<sup>E</sup> RÉGION

**C**EST hier soir à la tombée de la nuit que nous avons quitté le front de la 1<sup>re</sup> Armée Française — l'Armée du général de Lattre de Tassigny — pour venir prendre contact avec les Lyonnais et toute la XIV<sup>e</sup> région militaire. Nous vous apportons le salut de la Division Marocaine que vous avez voulu prendre comme filleule en même temps que la fraternelle Division Alpine. Vous voyez que c'est un salut tout imprégné encore de l'ardeur du front et de l'enthousiasme des grands jours.

Nous avons fait le voyage — pour repartir aussitôt — parce qu'en apprenant que vous pensiez à nous si directement, si sincèrement, si affectueusement, comme de vrais parrains, nous avons tous éprouvé à la Division Marocaine une impression si chaude et si profonde que notre général a voulu que nous venions vous le dire de suite et sans intermédiaire, tel que nous le sentons.

C'est une grande chose que vous faites là d'établir entre vos usines, vos services sociaux, vos groupements de Résistance et nos unités des liens vivants, des liens d'homme à homme.

Et nous nous réjouissons que vous unissiez dans la même affection notre Division Marocaine et la Division Alpine. Nous nous trouvions hier coude à coude, mêlés dans les mêmes combats. Nous mettions alors en commun, pour avoir la vie moins dure dans la neige, les biscuits d'Amérique et le pain de France. C'est peut-être à cette fraternité que nous devons aujourd'hui de ne faire qu'un dans vos cœurs.

Nous vous remercions au nom de tous les camarades Français et indigènes qui, grâce à vos premiers lainages, ont déjà moins froid et qui savent maintenant que si le malheur tombait sur eux, ils auraient ici de vrais amis pour leurs foyers lointains, ces foyers que nous n'avons pas visités depuis plus de dix-huit mois et où les plus petits sont des enfants que nous connaissons à peine.

Mais laissez-moi vous le dire, ce qui nous touche le plus, c'est tout simplement que vous pensiez à nous ; c'est de savoir — comme, paraît-il on veut le faire dans certains ateliers — que si un coup dur frappait l'unité adoptée par l'usine, le travail s'y arrêterait un instant pour songer à ceux qui ne travailleront plus.

Si nous sommes aujourd'hui si sensibles au pur lien moral, c'est qu'au début nous nous sommes sentis très seuls en France. Oh, ça s'explique : la France a été séparée du monde, elle n'a pas très

bien su qu'on se battait pour sa libération en Tunisie, en Italie, en Corse, avec les Alliés. Et pourtant, de Naples aux portes de Florence, les villages italiens en miettes et les cimetières français qui jalonnent la route montrent quelle fut l'âpreté de la lutte.

Cette lutte, comme celle que poursuivait le Maquis, c'était bien le combat de la Libération. Nos rangs ont été grossis par ceux qui traversaient l'Espagne et ses prisons. Il n'est parmi nous, depuis le général de Lattre jusqu'au simple soldat, en passant par notre propre général qui fut gouverneur français de Rome, aucun homme qui ait attendu le mois de juin 1944 pour savoir où était son devoir.

Et cependant il semblait que trop de Français troublés peut-être par nos uniformes venus d'Amérique ou obsédés par leurs souffrances personnelles ou

quelques-uns même égoïstement désireux de ne plus penser à la guerre, ne nous reconnaissaient pas. Nous nous sommes sentis parfois comme une catégorie mise à part. Nous en avons souffert.

Mais voici que tout est changé. L'unité de l'Armée, c'est un souffle venu de l'arrière qui l'achève. Plus de catégories entre les combattants du combat unique. Un seul cœur à l'usine et au front. Je crois que le colonel Descour avec qui nous avons beaucoup travaillé au début et que, de ce fait, nous admirons et aimons comme vous, le disait ici même voici peu de temps.

Ah ! Lyonnais, Français de la XIV<sup>e</sup> Région, ceux de la Division Marocaine que vous adoptez sentent qu'ils vivent avec vous un grand moment. Comptez sur eux pour être de dignes filleuls : le sacrifice est plus facile quand il est mieux compris.





# Synthèse des Evénements Militaires

du 20 Janvier au 20 Février 1945

## FRONT DE L'EST

Le 25 janvier dernier, l'offensive russe déclenchée le 12, avait isolé la Prusse Orientale, libéré la Pologne presque tout entière et tourné par le nord et le sud-est le bassin industriel silésien.

Quelques jours plus tard, l'armée rouge avait chassé les Allemands d'un territoire de 180.000 kilomètres carrés. Les flots ennemis en Prusse Orientale étaient réduits méthodiquement. Königsberg était encercé. La Wehrmacht tentait vainement d'évacuer vers Dantzig ses troupes encerclées au nord des lacs Mazuriques et autour des célèbres champs de bataille d'Eylau et de Friedland. La ligne de la Nogat et de la basse Vistule était tournée par le sud et le cours de la Netze forcé entre Bromberg et Schneidemühl. Rokossovsky amorçait sa poussée vers Stettin.

Joukov aigrait ses forces sur la ligne Woldenberg Zulichau d'où il reprenait l'attaque en direction de Francfort-sur-Oder et de Küstrin. Plus au sud, Koniev établissait dix têtes de pont sur l'Oder entre Steinau et Ratibor. Dans les Carpathes, Petrov s'emparait de Poprad, de Kety et de Zakopane; enfin, en Hongrie, la dernière tentative allemande partie de Szekes, Fehervar, en direction de Budapest échouait définitivement.

Dans les jours suivants, Rokossovsky enlevait Elbing, important nœud de communications et puissant point d'appui sur la rive droite de la Vistule et qui couvre les approches de la baie de Dantzig.

En Poméranie, localités et places fortifiées comme Deutsche-Krone, Markische-Friedland, Schneidemühl, tombaient les unes après les autres, tandis que, sur le front de Sibirie, Koniev, débouchant de ses têtes de pont sur l'Oder, débordait complètement Breslau et, après s'être emparé de Liegnitz et de Bunzlau, menaçait Gorlitz et la route de Dresde. Il amorçait, en même temps, une large manœuvre d'encerclement des forces allemandes demeurées entre la rive ouest de l'Oder et la ligne Bunzlau, Sommerfeld, Sagau, Forst sur laquelle il progressait rapidement arrivant à proximité de Kottbus et menaçant ainsi Berlin par le sud, tandis que Joukov semblait préparer une attaque frontale sur la ligne Francfort-sur-l'Oder-Küstrin.

## FRONT DE L'OUEST

Entre le 25 et le 31 janvier, l'attaque de la première Armée française faisait de gros progrès entre Saint-Amarin et Mulhouse, face au nord, le Canal de Colmar était traversé, le canal du Rhône au Rhin dépassé. La poche de Haute-Alsace se réduisait peu à peu. D'autre part, l'attaque sur l'Ille, entre Sées et Colmar, en direction du Rhin, permettrait de dégager entièrement la banlieue industrielle de Mulhouse.

Colmar était pris le 3 février par les blindés français et les troupes américaines. Le 6 la poche était coupée en deux, Guebwiller et Münster étaient délivrées le lendemain. Du côté est du couloir, la citadelle de Neuf-Brisach tombait le même jour et toute la zone située à l'ouest du canal du Rhône au Rhin était nettoyée. La libération de l'Alsace constituait une magnifique victoire française.

Le 1er février, sur un front de 50 kilomètres, les Américains déclenchaient une offensive de Kesternich à Ranscheid en direction générale du Rhin. Ils perçaient la zone ouest de la ligne Siegfried, avançant de 16 kilomètres en rase campagne. Au nord, les barrages qui contrôlaient le cours de la Roer étaient atteints à Rureberg. Malheureusement, les inondations gênaient les opérations.

Au sud-ouest de Nimègue, une autre offensive était déclenchée par l'armée anglo-canadienne et enregistrait de sensibles progrès, surtout à l'aile gauche. La prise de Clèves constituait un gros succès. Les forces canadiennes atteignaient le Rhin à la hauteur d'Emmerich. La bataille se rallumait dans la Sarre où les Américains occupaient Rimling.

## EN EXTRÊME-ORIENT

Les troupes anglo-indiennes ont continué leur progression le long de la côte du golfe du Bengale.

Devant Mandalay, la résistance japonaise se raidissait, afin d'assurer la liaison avec les forces du nord-ouest. Les flots de résistance ennemis sont très nombreux dans la région située entre le Chindwin et l'Irraouady. Dans le nord, les Nippons essaient de tenir la ligne du Schoueli. Ils conservent sur la rive nord des éléments que les Chinois s'efforcent d'éliminer.

En Chine, les Japonais qui renforcent leurs positions sur la côte, en prévision d'une opération aliée, débarquaient, fin janvier, dans la baie de Biac, à 40 kilomètres à l'est de Hong-Kong.

Dans le Pacifique, le troisième débarquement américain était effectué le 2 février, sur la côte de Batanga, au sud-ouest de la baie de Manille, par une division aéroportée. La progression en direction de Manille, permettait à ces troupes d'entrer dans la capitale de l'île de Luçon par le sud, tandis que d'autres unités venant du nord et de l'ouest abordaient les faubourgs de la ville situés sur la rive droite de la rivière Pasig et traversaient la rivière.

Des porte-avions britanniques attaquaient Pa'em-bourg, centre pétrolier de Sumatra. Cette opération montrait que la marine et l'aviation japonaise avaient définitivement perdu le contrôle des mers, même à proximité des côtes occupées.

Seules les eaux de l'archipel nippon étaient restées inviolées, mais à partir du 15 février, le Japon, comme l'Allemagne, vit s'abattre sur son sol une pluie de fer et de feu. Des milliers d'avions attaquaient Tokio, pendant que des flottes puissantes bombardaient les îles qui s'échelonnent au sud de la capitale nipponne.

## NOTES DE BASE

### LA PRÉPARATION MILITAIRE DE LA CLASSE 1944

La formation préliminaire de la classe 1944 répond aux buts suivants :

— permettre à tous les jeunes français de recevoir dans les meilleures conditions l'instruction militaire, dès leur incorporation ;

— sélectionner les sujets les plus aptes à composer les pelotons de cadres ;

— fournir aux différentes armes le nombre de spécialistes nécessaires ;

mais ce qu'il importe avant tout de rechercher c'est la « mise en bonne condition » physique et morale, l'endurcissement au froid et à la fatigue, l'habitude aux réalités de la « vie en campagne ».

A ces exigences répondent les « épreuves de base » de l'examen, obligatoires pour tous et comportant :

— les épreuves du brevet sportif populaire abaissées au niveau au-dessous duquel un jeune homme de vingt ans ne peut descendre sans avouer une déchéance profonde. Seul ce minimum sera demandé dans cette épreuve. Dans des examens ultérieurs, la valeur athlétique des concurrents devra intervenir.

— la réussite du « parcours militaire » qui obligera instructeurs et élèves à accomplir un sérieux effort physique et moral d'entraînement.

Une deuxième série d'épreuves dites complémentaires figure à l'examen. Sa préparation demandera le développement des qualités de caractère et de jugement. La préparation militaire se fera sur deux plans : l'instruction proprement militaire et l'entraînement physique.

Le but de l'instruction proprement militaire sera au premier chef de former au tir ainsi qu'à la compréhension et à l'utilisation militaire individuelle du terrain. Elle comprendra notamment :

— l'instruction du tir. Les modalités de la guerre actuelle le mettent chaque jour en relief l'importance capitale du tir individuel. On s'efforcera de faire comprendre à chaque élève que pour devenir bon tireur au canon d'un tank-destroyer, à un 57 anti-char ou à toute arme de guerre de précision, il n'est pas de meilleure méthode que de bien apprendre les bases communes à tout genre de tir et de s'entraîner avec des armes aussi simples que la carabine 22 ou le fusil de chasse.

— la compréhension et l'utilisation militaire individuelle du terrain, techniques militaires de base du combattant seront enseignées au cours de chaque sortie en terrain varié.

Entre temps (pauses ou par gros mauvais temps) d'autres techniques militaires : topographie, orientation, signalisation, désignation d'objectifs seront enseignées.

La présentation individuelle et collective — garde à vous, salut, marche au pas cadencé — fera l'objet de quelques courtes séances.

— l'entraînement physique de la classe 1944 devra se faire dans un délai très court — environ deux mois —. Dans ce laps de temps, il s'agira de préparer aux exigences de la bataille moderne des hommes qui, du fait de leur âge, peuvent être considérés comme formés physiquement mais imparfaitement tant en raison des années très dures que nous avons traversées, que de notre système général d'éducation.

Les futures recrues seront donc plongées immédiatement dans des difficultés analogues à celles qu'elles rencontreront sur le champ de bataille.

L'entraînement physique type sera constitué par des séances de parcours, avec franchissement d'obstacles naturels, barrières, fossés, murs, avec reptation, attaque d'un talus défendu par une équipe adverse, lancers de pierres, transports de fardeau. Ces parcours seront de difficultés croissantes, tant au point de vue importance des obstacles rencontrés que de la durée.

On insistera sur les acrobaties au sol : roulades en avant et en arrière, sur le côté, bonds à plat ventre au-dessus de plusieurs camarades allongés, exercices éducatifs du saut périlleux qui, d'une application immédiate pour le combattant, développeront aussi le cran, la virilité, la confiance en soi.

— le judo se bornant à quelques prises et exercices de défense très simples sera pratiqué suivant les disponibilités en instructeurs qualifiés.

On pratiquera la lutte au sol et on donnera quelques notions de boxe terminées par un ou deux assauts très courts (2 reprises de 2 minutes) si les instructeurs disposent de gants.

Les épreuves feront surtout appel aux qualités foncières sans que le facteur style y joue un rôle excessif.

Pour réaliser ces programmes toutes les ressources locales seront mises en jeu : groupements de jeunesse, associations sportives, représentants fédéraux, moniteurs, terrains de sport, privés ou municipaux.

### Programme d'examen :

L'examen comportera :

1° des épreuves de base : a) Brevet sportif populaire,

b) Parcours militaire.

2° des épreuves complémentaires :

### 1° Epreuves de base : Brevet sportif populaire.

Les performances à atteindre seront éliminatoires. Nul ne pourra aborder le parcours militaire sans y avoir satisfait.

Par contre, cette première épreuve ne comportera aucun classement mais seulement la mention « apte » ou « inapte ».

### Parcours militaire.

Le parcours militaire comprendra les épreuves suivantes :

Le parcours proprement dit pendant lequel le candidat effectuera un tir, devra franchir un couloir d'obstacles, et subira des épreuves de « décision et cran » « d'observation » et de lancer de grenade.

### 2° Epreuves complémentaires :

Le candidat devra avoir réussi aux deux épreuves de base et avoir obtenu au parcours militaire un certain nombre de points en plus de la moyenne, pour être admis à participer aux épreuves complémentaires.

Ces épreuves seront destinées à mettre en valeur et à classer parmi les sujets ayant fait preuve de valeur physique et sensorielle et de réflexes aux épreuves de base, les jeunes gens les mieux doués en :

1° Combativité - agressivité ;

2° Concentration d'esprit et de mémoire ;

3° Clarté d'esprit et esprit de décision ;

4° Culture générale ;

5° Connaissances militaires.

## LE CARREFOUR

Dimanche 11 février a eu lieu Place Bellecour l'inauguration du « Carrefour » et sa présentation aux militaires français et alliés.

Le Colonel Descour, répondant aux paroles d'accueil du Président de l'Association, M. de la Grandière, a tenu à préciser tout l'intérêt que représentait cette initiative.

Le Carrefour est une Association privée, civile, sous le haut patronage des personnalités civiles et militaires de Lyon.

Ses membres sont :

— des membres actifs, qui donnent bénévolement leur temps ; en particulier des dames et jeunes filles qui assureront les permanences de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Dès qu'elles ont pris l'engagement de servir au Carrefour elles portent le brassard. Des missions les amèneront à parcourir la ville, les Lyonnais auront à cœur de les aider au maximum.

— des membres bienfaiteurs : cotisation minimum de 50 frs.

— des membres fondateurs : cotisation minimum de 1.000 frs.

1. Accueillir à Lyon les militaires Français et Alliés, leur procurer tout ce dont ils peuvent avoir besoin dans l'ordre matériel, intellectuel et moral.

2. Apporter aux Lyonnais un moyen de témoigner leur reconnaissance aux combattants et, ainsi, resserrer les liens entre civils et militaires.

3. Faire connaître aux étrangers le vrai visage de la France, hospitalière et généreuse.

Le Carrefour a quatre grandes routes, matérialisées par quatre comptoirs, à l'intérieur du bâtiment qui fut le Syndicat d'Initiative :

### 1. Informations :

— d'ordre militaire, données par un militaire ;

— d'ordre civil, telles que horaires S.N.C.F., cars, O.T.L., visites de Lyon, visites dans les hôpitaux, cultes, etc... coiffeur, douches, etc... En bref : où aller et comment y aller.

### 2. Hospitalité :

— Réception des Français et des Alliés dans des familles lyonnaises. Invitations à des repas.

— Rencontres et entretiens des étudiants avec des étudiants, des artistes avec des artistes, etc...

### 3. Loisirs :

— Possibilités pour les permissionnaires d'aller aux différents spectacles où des places leur seront réservées jusqu'au dernier moment.

— Faculté pour eux de se joindre à des groupes sportifs et de pratiquer escrime, golf, tennis, natation ; d'assister eux-mêmes à des compétitions sportives.

### 4. Achats :

— Différents magasins lyonnais ont été pressentis et feront le meilleur accueil aux envoyés de « Carrefour ».

— Réparations de montres, développement de photos, blanchissage et raccommodage de leur linge, dégraissage et stoppage de vêtements seront assurés.

— Les achats faits seront emballés par nos soins et expédiés aux adresses indiquées.

## A PROPOS DE NOTRE N° 3 SUR LES GLIÈRES

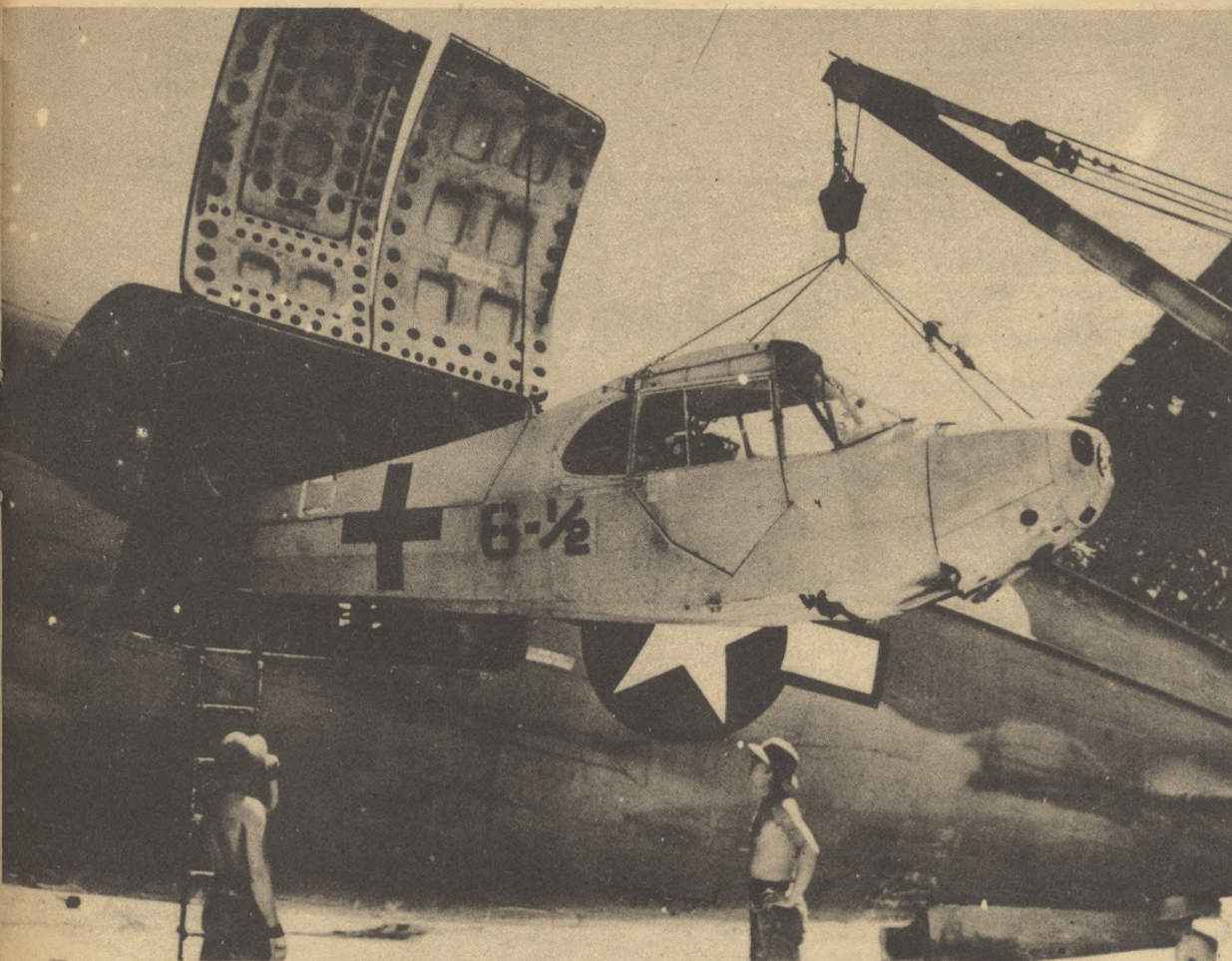
Notre n° 3 sur les Glières a remporté un tel succès que nous sommes en train d'étudier un numéro spécial qui grouperait les hauts faits du maquis de la XIVe Région (Vercors, Glières, etc...).

Une erreur de transmission nous a fait omettre de signaler qu'une partie du texte que nous avons publié a été rédigée par M. Albert Benoist, correspondant des Allobroges à Annecy. D'autre part nous avons déformé le nom du photographe, qui est M. Périolat, du Grand Bornand.



# VU AUX ARMÉES

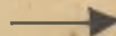
CE PETIT AVION SANITAIRE A ÉTÉ TRANSPORTÉ SUR LE FRONT DU PACIFIQUE A BORD D'UN AVION DE TRANSPORT LÉGÈREMENT PLUS GROS QUE LUI



SI LES INONDATIONS ENTRAVENT LES OPÉRATIONS ELLES N'ONT PAS L'AIR DE GÊNER CETTE "JEEP" QUI NOUS DONNE UNE PREUVE DE PLUS DE SES QUALITÉS DE VÉHICULE "TOUT TERRAIN"



EST-CE UN FEU D'ARTIFICE, UN MÉTÉORE, UNE COMÈTE ? NON MAIS DES TORPILLEURS AMÉRICAINS QUI TRAVERSENT LA MÉDITERRANÉE POUR SE RENDRE EN FRANCE





(fig. 2)

Si c'est avec des pierres que l'on batit une maison c'est avec des familles que l'on édifie une société. C'est donc avec la famille que l'on peut repaître et reconstruire le monde. Tant vaudra la famille, tant vaudra la société.



Monsieur, Madame et Bébé.

La Famille.

Ils sont comme une pierre qui voudrait être une maison à elle toute seule. ~~C'est évidente~~. Voilà ce qu'on pourrait peut être faire des égoïstes. (Quand on aura des chaussures de rechange...) (fig. 6).



(fig. 5)



(fig. 6)

Dans la Résistance nos familles s'ouvriraient à tous les fugitifs. Aujourd'hui elles peuvent continuer de s'ouvrir à beaucoup d'éprouvés. Il faut de la fraternité pour repaître le monde. Voilà une petite idée qui peut servir à porter la 1<sup>re</sup> pierre...

(à suivre)





# Le Carnet du Révolutionnaire

## 1°) La Reconstruction du Monde:

Hitter a tout démolé, même ce qu'il avait construit. On n'a dit que pour achever son œuvre il mettait au point le V. 6. J'en donne ici un dessin. J'espère qu'à la signature de la Paix, les Alliés ne prendront pas le V. 6 pour une lanterne, mais pour ce qu'il est : une bombe toujours prête à exploser. Avec de destructions ! Nous voulons reconstruire un monde meilleur et plus juste.

★

Reconstruire le monde c'est comme pour construire une maison. On commence par poser la première pierre. Ça n'est pas très difficile il suffit de faire un discours (fig. 2). Beaucoup d'ailleurs en restent là.



dessin  
Secret et  
confidentiel





O F F I C I E R S  
S O U S - O F F I C I E R S  
S O L D A T S F R A N Ç A I S

Des Compatriotes Lyonnais  
ont créé

**Le Carrefour**

Pour  
MIEUX VOUS ACCUEILLIR  
VOUS RENDRE SERVICE  
et  
VOUS ÊTRE AGRÉABLE

Allez  
au  
**CARREFOUR**  
PLACE BELLECOUR — LYON  
Ouvert de 9 à 21 heures

**Etablissements Cordet**

31, Rue Bossuet, 31

LYON



MANUFACTURE DE CRAVATES  
GANTERIE TISSÉE ET TRICOTÉE

**LA CORROIERIE GÉNÉRALE**

**F. CLAVEL & FILS**

39, Rue Hippolyte-Kahn et Chemin du Bois  
**VILLEURBANNE**  
(Rhône)

FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE  
ET DES GRANDES ADMINISTRATIONS

MANUFACTURE DE VÊTEMENTS  
NOUVEAUTÉS • HAUTES FANTASIES  
EN TOUS GENRES POUR SPORT

**L. VIOLET & C<sup>IE</sup>**  
25, RUE BÉCHEVELIN  
(PRÈS PLACE DU PONT)

LYON

TÉL. PARMENTIER 18-80

**"La Chemise Pax" DÉPOSÉE**

MANUFACTURE GÉNÉRALE DE CHEMISES & ÉTABLISSEMENTS FRANÇOIS DAUGY  
Fondée en 1891 RÉUNIS Fondés en 1890

**JUVENTIN & VALÈS**

Société à responsabilité limitée Capital 100.000 francs

**11, Rue le Royer — LYON**

Téléphone : **MONCEY 14-07**

R. C. LYON B. 9.242

COMPTE CHÈQUES POSTAUX  
— LYON 570-74 —

**NOVÉCLA**

MANUFACTURE DE CHEMISES  
ET DE VÊTEMENT DE TRAVAIL

ÉTABLISSEMENTS

**ALMERAS Frères**

Ancienne Maison ALMERAS Père et Fils, Fondée en 1868

**LYON — VALLON**

MANUFACTURE DE VÊTEMENTS  
IMPERMÉABLES - PROFESSIONNELS



**L. GOUTAGNY & FILS**

Maison Fondée en 1922

40, Rue de Bonnel — LYON  
(164, Rue de Créqui)

TÉL. : **MONCEY 52-73**  
CH. POSTAUX LYON 160-34

R. C. LYON B 11.212  
R. P. RHONE 2909

FOURNISSEUR DE L'INTENDANCE



# IL VA REVENIR !...

après cinq ans de privations.  
cinq ans de souffrances.  
cinq ans d'exil.



JEAN \* STETTEN-BERNARD

45

AUX ARMES!  
Numéro 6  
Mars 1945

## IL FAUT PRÉPARER SON RETOUR ET RÉPONDRE A SON ESPÉRANCE